



Christine Zottele

Vous vivez

dans quel monde ?

nouvelles

Éditions QazaQ

CHRISTINE ZOTTELE

Vous vivez dans quel monde ?

2015



Éditions QazaQ

ÉDITIONS QAZAQ

Site : [Éditions QazaQ](#)

Site : [Les Cosaques des Frontières](#)

Twitter: @Le_Curator

Facebook: [Les Cosaques des Frontieres](#)

Couverture : Philippe Marc (photo) et Jan Doets

ISBN : 978-94-92285-17-1

Tous droits réservés

2015 © Christine Zottele & Éditions QazaQ

CHRISTINE ZOTTELE

Née en 1959, Christine Zottele vit en Provence depuis une trentaine d'années. Après avoir enseigné la danse, elle est devenue cigale (sic !). Quand la bise fut venue... Elle enseigne le français dans un collège du Vaucluse et écrit surtout pendant les vacances. Un jour, elle écrira tous les jours.

Publications :

“Après Rimbaud, tu peux mourir”, nouvelle primée et éditée dans recueil collectif édité par CIL sud Presqu’île Confluence

“Mon coeur a battu”, nouvelle lauréate du concours de la nouvelle en mille mots, Fréjus, 2013

“Mes ombres”, nouvelle publiée sur Short edition

Textes divers sur mon blog <http://est-ce-en-ciel.blogspot.fr> et sur le site collectif <http://lescosaquesdesfrontieres.com>

À la question « Dans quel monde vous vivez ? » je fais différentes réponses, selon les jours, selon mon humeur, selon la météo... Différentes réponses tout aussi vraies les unes que les autres. Je crois qu'il en va ainsi pour chacun d'entre nous : nous vivons tour à tour dans plusieurs mondes. Plus ou moins vivants.

Pour ma part, le monde du collège, régi par des règles, des règlements et des horaires, est celui où je dois mettre mon énergie à détruire la *barrière de la langue*, qui me sépare de certains élèves. Celui où, avec eux, il faut construire une langue commune qui nous permette de nous entendre. C'est un combat de tous les jours. Ce monde bruyant – parfois violent – me fait vivre et me permet de rejoindre d'autres mondes.

Le monde noir, blanc et silence des pages imprimées, par exemple. Depuis longtemps, depuis l'enfance, mon refuge et mon voyage. Dans le monde de la fiction, nous vivons plus intensément, plus fort, plus libres et tout fait sens. Libre à nous d'en sortir à notre gré.

Le monde où je vis s'écrit aussi. Il sort de mon corps, de mes mains, se crée sous mes yeux. Ce n'est pas un monde doux. Là encore, il me faut détruire des barrières, me battre contre les mots, mettre de l'ordre dans ce champ de bataille, tenter de donner du sens. Le monde des rêves où je vis la nuit y ressemble. Ces dix-neuf nouvelles écrites à différentes périodes en offrent un reflet. Certaines d'entre elles ont déjà été publiées sous une autre forme. La dernière du recueil « le jour est rond » a été la première à m'autoriser les suivantes. Malgré ses imperfections, je l'ai laissée telle quelle. Je la réécrirais autrement maintenant.

Bref, quelle était la question ? Dans quel monde vous vivez ? Je vis dans le vaste monde. Je vis dans un monde qui ne se pose pas de questions et *ça* me pose question. Je vis dans un monde de certitudes et je crois que ce n'est pas mon monde préféré. Je vis dans un monde noir, blanc – et cependant *haut en couleurs* – et silence.

Portrait de l'auteure en fissurelle clypidine

Bonjour,

Comme convenu, veuillez trouver en pièce jointe une photo de moi prise à la bibliothèque de la Méjanes. Il est normal que vous ne me reconnaissiez pas au premier abordage. Prenez cependant le temps d'observer l'image, vous finirez pas me trouver non folle insensée, mais simplement belle.

En effet, ce n'est pas par hasard si j'ai choisi de me représenter en fissurelle clypidine, appelée aussi « fausse patelle » ou « faux chapeau chinois ». Remarquez tout d'abord l'intérieur nacré et délicat de la coquille (vous ne connaissez de moi en réalité qu'une écriture étrange et compliquée) et le motif s'y inscrivant au centre : ne dirait-on pas une tête – *ma tête* – gravée sur un camée ? Le rose nacré aux joues, la bouche s'ouvrant en un joli « o » de surprise, les yeux comme des billes d'agate lisant votre lettre m'annonçant la publication de mon recueil « L'inaperçu »?

J'avoue avoir hésité longtemps entre la fissurelle clypidine et le goliath royal au ventre noir de jais... Savez-vous que menacé par un prédateur, l'insecte se renverse et demeure immobile comme un cadavre ? Mais je n'ai rien à craindre de vous, n'est-ce pas ? Admirez le dos noir et blanc de ce scarabée (il faudrait dire *cétoine*), la symétrie des dessins, *des stries et des hachures, la collerette Renaissance et les grippures bizarres*... Mais suis-je bête, vous n'avez pas sous les yeux l'image du goliath mais celle de la fissurelle clypidine, plus à ma ressemblance. Le bref instant où je me lève pour reposer le livre sur le présentoir – *Quand la nature fait illusion* de Gilles Mermet et Yves

Paccalet, 570/PAC – j’imagine tous les usagers de la bibliothèque pétris de faux–semblants se transformer illico en trompe–l’œil de la nature.

Entre les rayonnages 520 Astronomie, 550 Géologie, 570 Biologie qui me font face et ceux des dictionnaires et grammaires de roumain/ grec/ latin/ chinois... soupirant de solitude, les livres auraient de quoi sourire. Un jeune homme en chapeau parvient à mon niveau, se saisit d’un manuel de conversation de... Pardonnez–moi mais depuis ma métamorphose en fissurelle clypidine (p.135 *l’intérieur nacré de la coquille présente un motif étrange*) je ne parviens plus à lire – mes yeux sont minuscules et dans la position où je suis –collée comme une arapède au rayon 570 juste au–dessous de *Les Plantes du bien–être*, on ne peut distinguer que le cône pointu de mon chapeau chinois aussi faux que le reste. Pourquoi le jeune homme au chapeau ne se transforme–t–il pas, lui ? Les dieux–livres m’ont–ils punie pour avoir commis ces stupides fictions ? Aurai–je plus de lecteurs en fissurelle clypidine qu’en Amélie Nothomb ? Mais à dire le vrai, je ne formule pas ces questions, mon cerveau est tout juste capable de classer les sensations en « glop/pas glop » et plutôt pas glop au moment où le jeune homme m’aperçoit. Je plaide auprès des dieux : même fausses mais nouvelles sont sincères, je les ai écrites avec mon cœur de mollusque... Les livres délibèrent silencieusement. J’attends le verdict.

Le cœur d’une « Fissurelle clypidine » bat–il plus sincèrement que celui d’un « Goliath royal » ? Au moins puis–je m’estimer heureuse de n’avoir pas été métamorphosée en « Molucelle douce », cette plante de Syrie appelée aussi « clochette d’Irlande » ou « fleur aux coquillages »... Il me vient une drôle d’idée : et si c’était l’inverse ? Si c’étaient la fissurelle qui avait été métamorphosée en Ovide ou le « Goliath royal » en Kafka ? Oui, plus j’y réfléchis, plus je reconnais dans les grippures bizarres de ce magnifique dos noir et blanc la patte de Kafka ? Imaginez que tous ces noms sur les livres (je pense bien

sûr aux rayonnages 800 de littérature) ne soient que des trompe-l'œil de... Chut... Les livres bruissent de nouveau. On entend les pages se tourner, puis un rire fou vite étouffé, un silence ouaté. Je suis redevenue.

Redevenue, oui mais quoi ? Revenue dans le fauteuil rouge, près de la verrière de l'époque de l'usine d'allumettes. D'époque aussi les carreaux rectangulaires en faïence, blancs et bleus sur le mur. Ils auraient fourni un bon support à mon précédent corps. Passons. Ma biographie avance bien mais dois-je signaler tout ce que, désormais, vous savez ? Si vous jugez la photo un peu trop sous-exposée, c'est intentionnel, je tiens à garder l'anonymat dans la nacre.

Bien à vous.

F.C.

Après Rimbaud tu peux mourir

Quelqu'un d'autre parle en moi. Je ne sais comment le formuler. Avec quelle langue? Je n'ai nulle langue. On dit de moi que je suis demeuré. Demeurer demande demeure. Demeurer c'est habiter. Ne serait-ce qu'un corps. Or un autre demeure en mon corps, qui dit *je*. J'en suis encore bien loin. De mon *je*. Là-bas on me donnait des psychotropes, j'ai retenu le nom prononcé par l'infirmière. Je crois que j'y ai pris goût même si la pâte dans ma bouche empêche le passage des mots. Pour l'heure, je marche dans ma tête et reconstitue. Le calvaire. Certains ont dit. Je flotte.

Marcher dans la presque nuit du presque été. Où est ce maudit passage? Elle avait dit après la barre Verlaine à droite jusqu'au square Prévert; tu peux pas le manquer, il y a plein de roses trémières en ce moment. La brèche est derrière. Ça fait deux fois que je passe par là et je me retrouve toujours dans l'allée Rimbaud. Je rabats la capuche, reviens sur mes pas, il ne faut pas que je traîne longtemps dans le quartier. Ils peuvent devenir méchants, les poètes. Elle, ça va. Je la connais un peu, elle est gentille. Je lutte contre le sommeil. Retrouver ma démarche d'indien. Bizarre, personne dans la rue. Les murs roses décrépits. La barre Verlaine. J'essaie d'ignorer l'inscription en lettres sanglantes. En vain. *Rom go home!* Pas bon ça! Pas bon! Il y a le tag aussi. Un visage avec boucle d'oreilles dans le nez égorgé par un black. On ne voit que les yeux de la victime agrandis par l'effroi, la lame ouvrant la gorge, le sang qui s'écoule à gros bouillons et le bras noir qui tient le poignard. Quelque chose est écrit sur le bras: *gore pour les roms...* Le pas et le pouls accélèrent. Pff... Pff... Impression que la drogue ne fait plus effet. Je transpire à grosses gouttes. Évacuant toxines et angoisse.

Tu te lèves de ton siège, attrapes machinalement la télécommande du téléviseur. Des images de plages brésiliennes, avec de jolies nageuses brésiliennes, de jolis sodas jaune et vert avec en toile sonore l'inévitable samba. Tu zappes pour tomber sur à peu près les mêmes spots publicitaires. Tu éteins le téléviseur. Quelle heure est-il? Trop tôt pour le match, trop tôt pour le retour de ta famille. Tu devrais en profiter pour travailler mais tu n'y arrives pas. Tu te dis que tu es mal parti et que tu vas devoir tout recommencer.

Le produit qui coule dans mes veines me fait bien planer. Ils ne se sont pas foutus de moi. Faire en sorte que ça dure, que *je* dure. C'est comme dans un jeu vidéo sauf que tu n'as pas plusieurs vies. Quand tu perds, tu ne rejoues pas une nouvelle partie.

Le passage, je finis par le trouver. Malheureusement. Ce n'est pas ma fournisseuse au rendez-vous. Mais ses grands frères, ses cousins ou ses macs. Je veux faire demi-tour. Hélas je suis entouré par une dizaine de *poètes*. Pas le temps d'expliquer. Dans quelle langue? Je ne parle pas bien français. De toutes façons, les réponses fusent avant les questions. « Hey *gypsy king* de mes deux, on dit que tous les chemins mènent aux Roms... pas l'inverse! » Et le groupe de s'esclaffer bruyamment. Moi, aussi. Pour les amadouer, désamorcer leur haine. Mauvaise idée. « Qui t'a autorisé à ouvrir la bouche? Tu pues de la gueule et tu n'as rien à faire ici, ni ailleurs... Non mais quelle horreur ce mec, mate la dégaine! Et ses oreilles... Mère-grand comme vous avez de grandes oreilles! C'est pour mieux t'entendre mon enfant! Les tiennes, tu ne les nettoies pas apparemment... Tu n'as pas entendu ce qu'on t'a dit la dernière fois, on ne veut pas te voir par ici! Ni toi ni tes frères, ni tous les dégénérés de ton espèce!

Hey Dumbo, tu peux voler avec tes oreilles? Envole-toi pendant que tu as encore le temps!" Je ne comprends pas les mots mais le danger, oui. Ils sont très proches. Deux d'entre eux, plus petits que les autres, ont l'air plus jeune aussi. Je force le passage entre ces deux-là, courant

de toutes mes forces, faisant rouler l'un d'eux sur le sol qui jure et me traite de tous les noms. Pff... Pff... Mais l'autre m'a rattrapé par la capuche. Il me maintient au sol et les coups commencent à pleuvoir. Ça dure longtemps avant que je perde connaissance. Je me réveille dans une sorte de cave. Je perds le sentiment d'être.

... hospitalisé, actuellement dans le coma, son pronostic vital serait engagé. Selon des sources policières, l'enquête suit son cours. Il s'agirait d'une vengeance privée suite à un cambriolage dans la cité des poètes. Un adolescent correspondant à la description du jeune homme battu à mort, petit, habillé d'un tee-shirt rouge, aurait été surpris en train de voler des bijoux par un enfant habitant l'appartement. Par ailleurs, certains membres de la famille adoptive du jeune rom, auraient parlé de demandes de rançon reçues sur leur téléphone portable. Les témoignages, à la fois peu nombreux et contradictoires, compliqueraient les investigations. Jusqu'à présent on n'a procédé à aucune interpellation. La famille, qui a quitté le bidonville, se terre dans un lieu secret, dans la crainte de représailles. Il existerait de nombreuses tensions entre la communauté tzigane installée dans ces bâtiments abandonnés et les habitants de la cité des Poètes. Les agresseurs seraient tous mineurs...

Je ne sais plus très bien qui est cet adolescent endormi dont on aperçoit le visage tuméfié, violet et brun parmi les couleurs les plus identifiables. Il est allongé sur un lit métallique, relié à des machines sophistiquées émettant des bips, des sons plus ou moins réguliers. Sur les écrans, des lumières rouges tracent des courbes, parlent un langage que je ne comprends pas. Je sais juste qu'elles parlent de l'état de ce corps, elles l'aident même peut-être à le maintenir en vie. Je ne comprends pas cette image. Je plane au-dessus du lit comme dans ce jeu de guerre où l'on peut avoir une vision aérienne sur les lieux des différents combattants. Le problème c'est que je ne suis pas dans un jeu. D'ailleurs jamais je n'ai joué. Je prends peur quand je m'aperçois que ce garçon me ressemble étrangement au point que... Pff... Pff...

Biiiiiiiiiiiiip – Biiiiiiiiiiiiip– Biiiiiiiiiiiiiiiiiii.... Mon pouls s'accélère. Une femme arrive, jette un œil sur les écrans, prend la main du patient. Ma main. Elle saisit un flacon, le visse à la perfusion. Les machines se sont calmées, sons et lumières ont repris un rythme régulier. Entre-temps j'ai réintégré mon corps. Ce n'était pas encore l'heure du grand passage. Celui d'où on ne revient pas. Le produit m'apaise, me plonge dans l'oubli de ce dont je ne veux pas me souvenir. Jamais.

Tu batailles avec ce passage. Tu as perdu le rythme et la cohérence de ton récit en imaginant cette expérience de dédoublement au seuil de la mort. Tu ne connais pas l'état du garçon. Peut-être est-il mort à l'heure actuelle, certaines informations ont fuité en ce sens. Ce n'est pas ce que tu cherches. Tu ne vois plus la scène. Ce garçon est trop jeune, trop rom, trop loin de toi et de ton univers. Un pauvre gamin battu à mort par d'autres pauvres gamins. Un misérable tué par d'autres misérables. Hey ! Père Hugo, reviens terminer le travail! Comment lui faire dire *je*? Tu n'arrives pas à trouver la voix.

Comme avec tes élèves. La voix qui permettrait qu'ils t'entendent. Pourtant dans tes classes, tu en as des Darius, Kevin, Stella, Stephen qui font ce qu'ils peuvent, mais le français, monsieur, c'est pas notre truc, c'est trop dur. Toutes ces règles. Et dans le foot, il n'y en a pas des règles? Comment jouer ensemble si on n'a pas les mêmes règles? Comment vivre ensemble si on n'a pas les mots? Tu leur dis. Mais non, la plupart ont capitulé déjà en 5^e. Avec la poésie, *z'y va*, oui parfois, un miracle survient. Tu vois les yeux de certains s'ouvrir comme des oreilles. Quelque chose les touche. Simplement parce que tu as trouvé la voix. La voix et le toucher. Certains appellent ça la grâce. Toi, tu dis le toucher, car tu ne crois pas que ça vienne du haut ou de l'extérieur. Ça vient de ton corps. Ton corps fait passer Rimbaud en eux. *Par les soirs bleus d'été, j'irai par les sentiers...*

C'est ça que tu cherches maintenant dans l'écriture. Impuissant. Tu as

mis trop d'écrans entre toi et ce pauvre gamin. Tu as suivi l'errance possible de D. dans le quartier des poètes sur *Google street view*. Avant cela, tu as reconstitué son itinéraire de Roumanie en France. Sur ton bureau, éparpillés, une cinquantaine de pages de notes sur ce sujet, d'articles de journaux. Au moment d'écrire cette scène capitale, tu bloques. Tu t'obstines à penser avec ta tête au lieu de suivre ton corps. Ton corps, là, maintenant, il te dit de lever ton cul, de te bouger, d'aller marcher, et pas dans la nature, non... C'est quoi ton sujet? Tu cherches quoi? Qu'est-ce que tu veux faire passer à tes lecteurs? D'abord, ce fait divers, en quoi ça te concerne? Pourquoi celui-ci plutôt qu'un autre? Qu'est-ce qui te gêne, toi? Tu dis que c'est l'oubli que tu ne te résignes pas à accepter. On en a parlé pendant une semaine et puis plus rien. Une nouvelle information spectaculaire a déjà pris le relais. Pourquoi ne parles-tu pas des jeunes lycéennes nigérianes enlevées par la secte Boko Haram? Le monde joue une tragédie shakespearienne mais sans le génie de Shakespeare: les coups de théâtre se succèdent sans jamais aboutir à un dénouement. Dans une pièce que tu as vue à Avignon ces derniers jours, l'un des comédiens disaient: *il faut d'abord apprendre à dire je avant de dire je t'aime*. Oui c'est ça, c'est exactement ça.

Sortir des murs. Quelle joie! Pourquoi ne l'ai-je pas fait plus tôt? Il suffit de pousser la porte, de franchir le seuil, de prendre un air détaché. Je suis détaché. Sans lien, libre et en marche. Bon, d'accord, j'ai eu de la chance. Si l'infirmier n'avait pas été distrait par je ne sais quoi, s'il n'avait pas oublié de donner quelques tours de clés aux portes qui m'enfermaient, jamais je n'aurais pu m'enfuir de cette prison-hôpital. J'ai saisi ma chance et j'ai commencé à marcher dans la campagne. Dire la joie en moi, je ne saurai. Dire cette odeur de menthe foulée à mes pieds, je ne saurai. Dire mon corps, retrouver le plaisir de bouger, je ne saurai. Je ne sais que commencer à vivre. Alors je marche et je vis. Je cours, je vole même. Il faut mettre le plus de distance possible entre ces murs et moi. Fini le cauchemar. Je ne suis pas bien malin, je le sais, mais vivant parmi les vivants, j'ai le

droit de vivre. Je me fixe un but: aller en France, retrouver ma famille adoptive. Ce sont eux qui m'ont placé ici mais ils croyaient bien faire. Ils ne savaient pas qu'on nous traitait comme des chiens. Qu'on se livrait à des expériences sur nous. Une infirmière a expliqué un jour à un journaliste que c'étaient des psychotropes qu'on nous administrait. Je marche. Je sens l'odeur de l'herbe coupée. J'ai un peu faim. Un grand sourire dans mon ventre vide.

Tu rabats d'un coup sec l'écran de ton ordinateur portable. Tu sors de chez toi. Tu as besoin de prendre la température de la ville. De l'effervescence des gens qui l'habitent, qui la vivent et la supportent au quotidien. Tu ne vas pas dans les beaux quartiers, mais à la périphérie, là où ça pue, là où c'est moche, là où les travaux qui commencent ne finissent jamais. Là où certains ont pensé que donner des noms de poètes à des ensembles d'immeubles poétiserait la vie de ceux qui y vivraient. Rimbaud parle en toi: *Un chœur, pour calmer l'impuissance et l'absence! Un chœur de verres, de mélodies nocturnes...* Sans t'en rendre compte, tu sors de la ville.

Marcher dans la campagne, sur la colline, t'a fait du bien. Respirer les parfums mellifères de l'immortelle t'a mis un peu de baume au cœur. Ta démarche t'apparaît plus clairement. Peu importe le pronom personnel. Tu inventes l'histoire d'un garçon battu à mort, objet battu par des vents contraires. Objet dérisoire, objet de mépris ou de dégoût, objet de colère ou d'impuissance. Tu voudrais en faire un sujet réel, habité par une parole vivante, un moi qui dise je, pour qu'il puisse dire Je t'aime. Tu allumes ton ordinateur, parcours les informations sur Internet et découvres que le garçon est vivant. D'un seul coup, tout s'illumine. Tu reprends ton texte et lui donnes la parole pour commencer.

Après Rimbaud, tu peux mourir. La phrase est revenue de très loin sur ma langue, sous mes doigts. La première fois que je l'ai entendue, c'est dans la bouche de cette fille qui me vendait la drogue pour survivre. Elle m'avait mis en garde pour le point de rendez-vous. Si je dépassais

la barre Rimbaud, je pouvais mourir. Effectivement, c'est bien ce qui aurait pu m'arriver. Mais au bout d'un mois, je suis finalement sorti du coma. J'ai réussi à trouver le passage vers la vie et décidé d'habiter mon moi. D'abord en apprenant le français. À l'hôpital, j'ai reçu une lettre dans laquelle l'expéditeur me proposait de venir me voir pour écrire mon histoire. Par l'intermédiaire de l'interprète de la juge venue m'interroger, j'ai accepté qu'il vienne me voir. Mais je lui ai demandé qu'il m'apprenne à parler le français plutôt que de m'interroger. Ce qu'il a fait. Il est même allé plus loin. L'écriture et la lecture ont remplacé mes anciennes faims, y compris la drogue. Ça n'a pas été facile, mais il dit que je j'apprends vite. Un jour, il m'a lu un poème de Rimbaud et après un long silence il a dit: "Après Rimbaud, tu peux mourir". Tout est revenu alors. Je lui ai souri, j'ai dit: Oui, mais non, je préfère passer du côté des vivants.

Vous vivez dans quel monde ?

Vous vivez dans quel monde ?

C'est par ces mots que j'entendis le son de sa voix la première fois. Comment la décrire ? Des aiguilles de pin craquant sous les pas au petit matin. Plus tard j'entendrais le timbre âpre et grave de ses paroles que ne laissait présager aucunement sa silhouette de sauterelle géante. Dire que si elle n'était pas tombée ce matin-là, je ne serais peut-être jamais tombé sur elle !

Je cherchais en forêt l'inspiration et le silence. La date du concert approchait et je peinais à trouver un texte cohérent pour un morceau que je venais de composer (ça avait plu au groupe). Je n'avais que le refrain, et encore... dur à caser : *Est-ce qu'elle m'écharpera le cœur, celle qui, sur ses escarpins, escalade les chemins escarpés ?* Enfermé dans ma chambre, l'air rare et la chaleur déjà intenable en ce début d'été, je bouillonnais. Pour une fois, j'avais suivi les conseils de la mère : j'étais allé promener le chien pour m'aérer.

À la sortie de la ville, Ulysse, libéré de sa laisse, s'en donna à cœur joie, s'élançant dans les fourrés à la poursuite d'une proie qu'il n'attraperait jamais. Au bout de quelques kilomètres, je m'arrêtai, écoutant ce qu'on appelle le silence faute d'autre mot plus précis. Grillades de grillons, déploiement d'ailes froissées dans un grand froufroutement, cris aigus autant que soudains d'un groupe d'oiseaux inconnus ; d'un seul coup, tout ce qui vit s'arrête – cependant vivant, sur le qui vive, à l'affût du familier ou de l'étranger. Au détour d'un chemin, Ulysse se mit à couiner, je m'approchai et je la vis.

Inanimée, une jeune fille au corps démesurément long et vert, gisait sur le sol. Était-ce la fée verte ? (absente absinthe) Vivante ? Je m'en assurai en m'inclinant vers son visage. Oui, un filet d'air s'échappait de ses narines, qu'elle avait fines et délicates. Elle ouvrit les yeux, la bouche et murmura : *Vous vivez dans quel monde ?*

Que répondre à cette question sinon la lui retourner ? Et vous ? Elle essaya de se redresser mais retomba aussitôt en arrière, épuisée. *Libérez-moi, je vous en prie.* En même temps, elle m'indiquait des yeux, ses jambes de géante. Je me suis aperçu alors de l'angle anormal de sa jambe gauche. Soulevant le tissu en satin vert qui la recouvrait, je découvris... une jambe de bois. Cassée net la jambe de bois. En soulevant un peu plus haut la jambe du pantalon – oui je sais, il y a beaucoup de jambes dans cette histoire – j'aperçus une chaussure de toile, une cheville, une jambe de chair ; à peine l'avais-je effleurée qu'elle poussa un hurlement de douleur : probablement cassée également ! Sa cheville était reliée à l'échasse – je le réalisai à ce moment-là – par des courroies que je m'empressai de détacher. L'autre jambe et l'autre échasse étaient intactes. Je l'aidai à se redresser et après lui avoir fait boire un peu d'eau avec une aspirine (grâce à la mère, j'en avais toujours dans mon sac), elle me raconta son aventure.

C'était une échassière de détours. Et sans cette chute, elle ne m'aurait jamais rencontré car elle évitait les sentiers battus par le commun des mortels. S'apercevant qu'elle m'avait vexé, elle m'expliqua qu'elle évitait les sentiers battus, point. Contrairement à ses sœurs, échassières de raccourcis, qui, elles, n'y allaient pas par quatre chemins, elle ne cherchait pas à aller plus vite pour sauver le monde. Elle soulevait une feuille, contemplait tout un monde qui n'avait nul besoin de son aide. Ce peuple des minuscules, elle ne s'en lassait pas de l'observer en veillant à le déranger le moins possible. On l'avait laissée grandir à son rythme, prenant le temps d'apprivoiser les échasses. *Elle échassait le monde*, ce qui était parfaitement inutile, aux yeux des pragmatiques, mais essentiel aux rêveurs. Au sein de cette corporation, seules les femmes maîtrisaient cet art de mère en fille. *On ne naissait pas échassière, on le devenait.* De la patience, des pleurs mais aussi des rires avaient accompagné son enfance et son lent apprentissage qui prenait fin avec une épreuve d'indépendance. Chacune d'entre elles devait accomplir un voyage pendant l'été, seule,

sans jamais se départir de ses échasses. À l'issue de l'épreuve, elle avait choisi sa spécialité, échassière de détours, et commencé sa vie d'adulte.

Son périple tout juste achevé, elle rencontrait l'écumeur de nuages. *Écumeur de nuages*, avais-je demandé incrédule. *Vous vivez dans quel monde ?* avait-elle encore une fois demandé, un peu agacée que j'interrompe son récit. *Vous ne savez pas ce qu'est un écumeur de nuages ? Comme le nom l'indique, il écume les nuages. C'est grâce à lui, que vous pouvez boire une tasse de thé avec un nuage de lait en français dans le texte ou profiter des ciels bleus de l'été. Il arpente les ciels – du nord de préférence – avec sa grande cuillère plate percée de trous appelée écumoire avec laquelle il écume délicatement ses confitures de ciel pendant qu'il cuit.* Je ne sais pas si elle plaisantait ou se moquait de moi mais je ne l'interrompais plus, je l'écoutais, buvant ses paroles, déjà amoureux, déjà malheureux. Elle raconta ensuite que son premier amour avait été de courte durée...

Alors qu'elle goûtait un nuage rouge crépuscule qu'il venait de lui offrir, un serpent-volant surgit dans le ciel, les yeux flamboyant de colère, la langue bifide sifflant dans les airs un vers racinien... Il piqua du nez vers l'échassière et renversa le nuage crevant en petite pluie vers le sol. Le serpent-volant était un cerf-volant manœuvré par une cervoliste en furie éprise du bel écumeur de nuages. La cervoliste jalouse lui vola dans les plumes, ou plutôt dans les échasses la faisant tomber brutalement. Sous le choc, elle perdit connaissance, puis fit la mienne. Je lui proposai de l'accompagner en ville chez un médecin, mais elle refusa. Elle préférait se remettre en chemin et, si ça ne me gênait pas trop de chercher l'échasse de secours... En effet, je découvris non loin de là une échasse identique à celle cassée. Je l'aidai à la chausser et à se relever.

Elle s'essaya à faire quelques mètres puis revint sur ses pas. La tristesse de la quitter me submergea. Je grimpai dans un arbre pour me trouver à la hauteur de son visage, et j'allais l'embrasser lorsqu'elle posa sa main sur mes lèvres : *Dans quel monde vivez-vous ? Je doute qu'il y ait un territoire commun où nous puissions nous aimer. Celui*

où vous vous trouvez est bien instable. Quant à moi, pardonnez-moi, je dois partir... Elle effleura mes lèvres d'un baiser vert et partit à grandes enjambées sans se retourner.

Je rentrai, empli de trop d'émotions contradictoires et de questions. Était-elle réelle ou rêvée ? Je devais avoir un drôle d'air car la mère me proposa d'aller au cirque qui venait de s'installer au parc des sports, comme quand j'étais petit. Je préfèrai terminer ma chanson. *Est-ce qu'elle m'écharpera le cœur, l'échassière des détours ? Je suis tombé en amour pour celle qui, sur ses échasses, escalade les chemins escarpés.*

Mes ombres

La porte et les yeux clos. Ce que je vois avant d'ouvrir les yeux. Comme dans une sorte de dédoublement. Je me vois au-dessus de mon corps horizontal relié à différentes machines sophistiquées qui émettent des sons professionnels. J'ouvre les yeux, la porte est toujours close. Je sens les draps frais sous la paume de mes mains. Les mains sagement reposent de chaque côté de mon corps, les bras allongés au-dessus des draps impeccablement repliés. Je respire aisément. Ma poitrine se soulève régulièrement et je fais en sorte de ralentir le mouvement d'expiration. Mes orteils dociles se fléchissent, s'étirent, s'écartent, se chevauchent. Tout est sous contrôle. Encore faible, je ne me risque pas à pousser plus loin mes investigations. Je suis vivante. C'est l'essentiel. Bientôt la porte va s'ouvrir et dès le premier regard je saurai.

Il porte encore son costume et son masque de chirurgien mais de manière négligée, ça manque de tenue tout ça. On voit bien que le spectacle – ou la bataille – est fini. Ses yeux disent que tout s'est bien passé. Les mots ensuite ne viennent qu'apporter des précisions, des détails. Je ne sais pas si j'aurai la force d'applaudir. « Vous êtes réveillée ? Je vous rassure, vous n'aurez pas de séquelle. Il a fallu explorer loin et profondément, je voulais être sûr d'enlever *tout*. Vous pouvez vous reposer, me dit-il tout en examinant l'écran du monitor sur ma droite. Je reviendrai vous voir ce soir. » Il se tourne déjà vers une infirmière pour indiquer une posologie de « ...énol » et de « ... edil » et fait demi-tour.

– Docteur !

– Oui ?

- Dites–moi, elle était comment ? ma p...
- Je vous coupe tout de suite ! Interdit de prononcer son nom, ou un synonyme ou un mot de la même famille ! N’y pensez même pas ! Il en va de la réussite complète de l’opération. Je vous avais avertie ! Vous et vos proches, il faut vraiment que vous respectiez votre part du contrat.
- Mais dites–moi au moins si elle était bénigne ou...
- Comment vous sentez–vous ?
- Bien, docteur, étrangement et merveilleusement bien.
- Vous voyez bien, allez maintenant dormez et oubliez. », dit–il d’un ton assuré.

Impérial, il sort, suivi de sa suite... cela me fait sourire et mal en même temps. Si longtemps que je n’ai pas fait jouer les muscles du sourire... les commissures des lèvres manquent de souplesse. Probablement un effet de la morphine, du glucose ou d’un quelconque produit s’écoulant dans mon sang par la perfusion, non seulement je ne ressens aucune douleur mais je me sens plutôt euphorique. En sécurité. À l’abri des malveillances. Entre ces murs d’une chambre d’hôpital, dans cet environnement aseptisé et hautement performant, entre de bonnes mains gantées et professionnelles, rien ne peut m’arriver. À l’abri de la p...

Cependant, rien ne s’est passé ainsi. Cette scène avec le chirurgien, par exemple, a été transformée. Seuls, le lit d’hôpital, mon corps relié aux machines, mon imagination sont réels, le reste – effet du jus d’ivresse qui s’écoule dans mes veines par la perfusion – j’ai un peu enjolivé. Le chirurgien est venu me voir et m’a demandé si je me souvenais de ce qui s’était passé la veille. Je me souvenais vaguement, très vaguement... de la p...

Je sais qu'elle est toujours là, nichée à l'intérieur de mon corps, dans ses multiples ramifications, et excroissances. Je sais que le meilleur des chirurgiens ne pourra jamais l'enlever comme une tumeur banale, une tumeur loin d'être bénigne... qui vous gangrène tout ce par quoi la vie vaut la peine d'être vécue. Et cette idée de pouvoir ôter la chose en supprimant le mot, aussi absurde qu'un mauvais roman de science-fiction... Je me souviens qu'à une certaine époque de ma vie, j'ai cru davantage aux vertus de ce genre de littérature qu'à celles d'une psychothérapie. Maintenant que j'ai repris conscience et lucidité, il faut que je m'*en* débarrasse. Il me faut *la* nommer, ou plutôt *les* nommer, car elles sont multiples et protéiformes, *mes peurs*. Je les nomme pour les conjurer. Commençons par la première. Je l'appelle Médée, car c'est une peur magicienne et meurtrière. Infanticide même.

Je me souviens... avant, je n'avais pas peur du regard des autres. J'allais où je devais aller sans me poser de questions. Lors d'une sortie (catéchisme, colonie ?) en car avec d'autres enfants (où allions-nous ?) je m'ennuyais, assise à l'arrière du bus, sans personne à qui parler. Lassée par la monotonie du paysage à travers la vitre, j'ai changé de siège et me suis penchée vers l'allée centrale au moment même où se retournait un petit garçon, complètement à l'avant du bus. Je me souviens que lorsque nos regards se sont croisés, quelque chose que je ne savais nommer, a chassé d'un coup mon ennui.

N'apercevant plus que le haut de sa tête, spontanément je me suis levée ; malgré les consignes des accompagnateurs, j'ai traversé tant bien que mal l'allée centrale jusqu'à sa place pour l'embrasser sur la bouche. Sur le coup ç'a m'avait semblé la chose la plus naturelle à faire. J'avais alors entendu les rires. Les rires des adultes d'abord, avec des paroles moqueuses entraînant le rire des autres enfants. Seul le garçonnet – j'étais petite (quel âge pouvais-je avoir ?) mais il l'était encore plus que moi – ne participait pas à la risée générale : rouges et confus, nous étions unis dans l'incompréhension de ce qui se passait autour de nous. Quelqu'un m'a priée de rejoindre ma place en se

moquant. Comme je restais immobile, stupéfaite, bouche ouverte – *regardez, elle gobe les mouches maintenant ! Doit pas être bien maligne la gamine !* – une monitrice (de colonie ?) m’a saisi la main pour me faire regagner mon siège sous les quolibets. Ce jour-là, le ridicule n’a pas rendu plus forte une petite fille, mais il l’a tuée. Une autre a pris sa place, une petite fille timorée et mal à l’aise en société *désormais*. Les groupes... des monstres à plusieurs têtes au rire diabolique et complexe. Médée le sait bien, elle n’en veut pas qu’à Jason. Médée, je t’appelle à comparaître devant moi. Je ne t’ai peut-être pas bien nommée, car ce n’est pas tant des autres dont tu as peur mais plutôt de ton amour absolu. J’ai de la compassion pour toi et bien plus d’estime pour toi que pour Jason mais je te redoute tout autant, car je te ressemble beaucoup trop. Approche-toi ma belle ombre, qu’une dernière fois je t’admire ! Je te le demande comme à une sœur (aucun ordre à te donner), pour mon bien, éloigne-toi, fuis sur ton char ailé... J’ai trop peur que ta violence me gagne et me fasse commettre l’irréparable, comme dans ce car, où j’ai senti bouillonner une rage meurtrière vis-à-vis des moqueurs.

La deuxième de mes peurs, si je me souviens bien, je ne l’ai pas connue beaucoup plus tard. C’est la peur de la bêtise (je ne parle pas des simples d’esprit ni de ceux qui se sont un peu trop attardés dans la prime enfance). Ce qui m’effraie, c’est la bêtise cruelle, celle des Haïsseurs. Je les appelle ainsi tous ces dévots zélés, ces incapables de penser par eux-mêmes, ces intégristes intégrés si nécessaires à la bêtise unique, à la soif de pouvoir de quelques tyrans gourous. Oui, j’en ai grand peur. Grand-peur aux grandes dents.

Loin d’avoir de grandes dents, tu as eu de grandes idées intelligentes, et au lieu de taire tu les as partagées publiquement alors les ignorants se sont rués vers toi pour te broyer. Hypatie, je t’appelle (pour la terreur de ce jour-là, ton dernier jour). Parais devant moi. N’aie pas peur. Aujourd’hui, ils ne sont pas là pour te torturer avec des coquilles d’huîtres acérées. Pour te démembrer et te brûler. Hier, je les ai vus aussi. Quand ils ont crié « lapidation », la haine dans les yeux et des

pierres dans les mains, je ne t'ai pas vue parmi elles, les Femen. Alors, bien que je ne partage pas complètement leur combat (ni leur méthode) (comment pourraient-ils comprendre le message ? cachez ces seins qui *nous* appartiennent, et non à vous femelles, lisent les hâisseurs) j'ai pensé à mes filles et je les ai rejointes. Je n'ai pas dénudé ma poitrine (le ridicule m'avait déjà tuée plusieurs fois), mais j'ai crié avec elles pour qu'on libère leurs camarades emprisonnées en Tunisie. J'ai crié Nos corps et nos cris nous appartiennent. Je ne craignais plus rien. C'est plus tard que je t'ai aperçue, déjà ensanglantée, parmi eux ; les hâisseurs qui t'avaient reconnue aussi avançaient. Ils n'avaient plus de pierres dans leurs mains mais la haine brûlait toujours. J'aurais dû fuir à ce moment-là. Quand ils m'ont touchée avec leurs sales mains, tu étais juste devant moi. Tu as tenté de me protéger, mais ça n'a servi à rien, bien au contraire. Ils ont vu le sang sur ta tunique et ça a décuplé leur violence. J'ai vu rouge, puis noir. Je ne connais pas exactement la gravité de mes blessures, mais c'est à cause de la bêtise que je me retrouve ici, à l'hôpital. On m'a opérée, mais pas de cette peur-là. Hypatie, tu peux partir maintenant. Les hâisseurs ont voulu me faire taire mais je vis encore. Je n'ai plus peur. Tu as essayé de me protéger d'eux et je t'en remercie. Maintenant, je vais bien, je n'ai plus besoin de toi. Retourne à tes chères mathématiques et à la philosophie. Les hâisseurs ne me brûleront pas.

La troisième est la peur de l'oubli. L'oubli des belles choses de la vie. Des souvenirs à partager. Mes filles, mes livres. Cette peur-là – la peur d'oublier qui je suis – me terrorise et n'a pas de nom. Je t'appelle George pour ne pas oublier Aurore. Je le confesse, j'ai admiré davantage ta vie que tes romans ; je préfère lire l'histoire de ta vie et tes lettres que *La Mare au diable*. Toi aussi tu as eu tes peurs, mais tu ne les as pas écoutées ; tu as aimé/quitté sans te soucier du qu'en dira-t-on ; tu m'as servi de modèle bien des fois quand j'hésitais entre passion et raison. Quand je t'appelle pour te demander conseil, tu te contentes de me souffler au visage la fumée de ton cigarillo... Ensuite

tu me dis avec un accent espagnol très prononcé (à chaque fois je trouve ça curieux, mais tu n'as jamais l'accent berrichon) que je ferais mieux d'écrire... Et c'est ce que je fais. Je tente de rassembler tous les souvenirs de ma vie, pour revivre les événements heureux mais aussi les malheureux, souvent mêlés. Plus peur d'oublier : si un jour, j'ai la maladie d'Alzheimer, je lirai l'histoire de ma vie et la *re-vivrai*, une première fois. Je me souviens qu'il fera beau demain et que tu viendras me parler avec l'accent espagnol. Toi, George, je n'ai pas envie de te congédier... Tu es derrière moi, ma fidèle ombre, à lire ces mots...

Présentez-vous devant moi, mes ombres, pour une fois faites-moi face. Moi aussi, je vous fais face. Vous êtes belles toutes les trois. J'appelle aussi les autres, les petites peurs petites sœurs des trois grandes : peur des petites bêtes (les rampantes), peur de la voix des proches qui arrivent en silence derrière vous, peur de l'échec, peur de la douleur, peur de vieillir, peur de la mort (celle de mes aimés plus que la mienne), peur de ma peur, peur de la violence en moi, peur de perdre mes illusions, peur des serpents de la mémoire, peur de l'absence de mes ombres. Je vous appelle pour mieux vous condamner à l'exil. Je me libère de vous sur ce lit d'hôpital. Comment ? Que dites-vous mes peurs ? Moi, ingrate ? Vous dites que vous m'avez protégée ? C'est vrai que sans vous je serais sans doute allée plus loin dans mes folies et mes excès. Je me souviens avoir un jour suivi un haïsseur déguisé en bâtisseur de rêves... Il avait bien failli avoir ma peau, me battant à mort ainsi que nos deux chères filles, Pénélope et Juliette. Pour elles et grâce à vous j'ai pu fuir et nous mettre à l'abri. Vous m'avez aidé à grandir et à atteindre sans trop de dommages le début de la vieillesse. J'ai enfin atteint l'âge de vous donner congé. Ne pleurez pas, ne criez pas. Ne voyez-vous pas que je vous rends hommage ? C'est grâce à vous que j'écris et ce que j'écris en aide certains à ne plus vous redouter. Vous êtes devenues mes victoires sans victimes, mes peines et mes joies et en partant vous donnez vie à nouveau à une fillette en quête d'un baiser à l'avant du car...

Les yeux ouverts, la porte ouverte. Ce que je vois quand elles entrent. Les yeux sourient. Pénélope a apporté des fleurs de jasmin pour chasser l'odeur de l'hôpital et une fleur d'artichaut aux poils violets pour me faire rire... Je ris. Juliette est venue avec le petit Hugo, mon petit-fils. Derrière mes filles, j'aperçois soudain trois silhouettes... trois ombres plutôt... Elles sourient, mettent un doigt sur les lèvres et font un petit signe discret... avant de s'éloigner. « Maman, ne nous fais plus jamais peur ! Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu n'as plus l'âge de participer à ces manifestations...

– Le mot *peur* mes chéries n'est qu'un mot...

– Maman, tu vas bien ? le chirurgien nous a dit que tu étais tirée d'affaire et que tu pourrais bientôt sortir... Tu fais quoi, là ? Tu te lèves ?

– Oui, je me lève, je m'habille et je pars. Hugo, ne mets pas ce stylo dans ta bouche. Ce stylo m'appartient. Mon corps aussi. J'ai dit adieu à mes ombres. »

Mon cœur a battu

...

Et malheureux objet d'une injuste rigueur

Je demeure immobile et mon âme abattue

Cède au coup qui me tue...

Le jour où tout a basculé, il pleuvait. *Waterloo, morne plaine*. Un temps médiocre pour une débâcle ordinaire. À l'intérieur de la salle E306, il écoutait d'une oreille les élèves de la 4eC ânonner les stances du *Cid*. Au moins la classe était calme, c'était toujours ça de gagné. Il avait laissé aux élèves le choix de la stance mais c'est la première, invariablement, qui se répétait. « Percé jusqu'au fond du cœur

– Jus–que–zo !

– Hein ???

– Percé jus–que–zo fond du cœur, respecte l'octosyllabe. Reprends s'il te plaît. »

Le gamin hébété, reprenait l'exercice scolaire sans tenir compte de la remarque de son professeur, n'y mettant aucune mauvaise volonté d'ailleurs. Monsieur Bertrand faillit l'interrompre de nouveau, mais l'heure avançait, et deux tiers encore de la classe devaient exécuter *Corneille*. Des élèves médiocres pour un professeur tout aussi médiocre. Il avait fait de son mieux et le mieux ne faisait pas de miracle. Même la voix de Gérard Philippe n'avait pas réussi à les captiver. Quant au dilemme de Rodrigue...

Monsieur Bertrand aurait mis du temps à délibérer, tant l'indécision gouvernait sa vie. Entendant *Mon cœur a battu* au lieu de *mon âme abattue*, il se demanda si son cœur battait encore. À l'âge de ses élèves, il avait la certitude de devenir quelqu'un, comédien ou écrivain, il rêvait de devenir Gérard Philippe, Arthur Rimbaud ou rien.

Ce fut pire que rien. Pas un moins que rien, non, simplement quelqu'un qui avait toujours trop attendu, trop rêvé, faisant le minimum de ce qu'on attendait de lui et jamais le maximum de ce qu'il attendait *lui* de sa vie. Oh, il n'avait pas été malheureux, il y avait même eu quelques moments de bonheur. Il avait eu sa Chimène, sans comte à tuer, sans compte à régler avec le père. Ensemble, ils avaient eu leur part d'enfants, à aimer, à élever, à laisser partir ; ensemble, ils avaient eu leur part de chagrins et de longue maladie à laquelle elle avait succombé voilà deux années. Seul, il avait fait son deuil – il s'était même mis de nouveau à écrire, le soir. Les copies pesaient de plus en plus lourd dans son vieux cartable et les corrections lui prenaient de plus en plus de temps.

Ô Dieu, l'étrange peine !

La pluie ne savait que tomber. Une longue débâcle de gouttes allant s'écraser au sol sans état d'âme. Les vers cornéliens continuaient à dire le morne ennui de ces adolescents. Chaque année, à la Toussaint, Monsieur Bertrand disait à ses collègues qu'il démissionnerait à la fin de l'année. Aux vacances de Noël, il faisait plusieurs brouillons de lettres. Aux vacances de février, il déchirait les brouillons, en rédigeait d'autres ; au printemps, il préparait une séquence sur le théâtre avec des ambitions audacieuses de mise en scène. Les premiers jours de mai, les élèves avaient d'autres ambitions, les yeux de leurs Chimène leur jouant une autre comédie. Pour eux, pas de choix cornélien, l'honneur consistait à ne pas perdre la face devant la classe. Probablement qu'il aimait encore enseigner et le printemps. Toujours est-il qu'en rangeant dans son tiroir ses ambitions de mise en scène, il retrouvait la lettre de démission, qu'il déchirait en petits morceaux. Il se contentait de donner à réciter les stances. Mais ce jour-là, le jour où tout a basculé, il semblait vraiment absent, déjà très loin de la salle E306.

Il vaut mieux courir au trépas

Exceptionnellement, un élève avait choisi la quatrième strophe. Il ne la disait pas si mal, sans chercher d'effet, sans appuyer sur le pathos. Il l'observa, songeur. Un bon élève, mais sans plus. Qui ne se faisait pas trop remarquer. Sous la voix, noire, mate, grave et décidée, c'était Rodrigue au bord du suicide.

Mon mal augmente à le vouloir guérir ;

Tout redouble ma peine.

Allons, mon âme ; et puisqu'il faut mourir,

Mourons du moins sans offenser Chimène.

C'est à ce moment-là que tout a basculé. Il y a eu un grand silence. Bertrand s'est levé, a rangé ses cahiers dans son cartable, m'a regardé puis est sorti. Nous précipitant vers les fenêtres, nous l'avons vu quitter le collège d'un pas calme et tranquille. Il ne s'est pas dirigé vers le parking des profs, il a franchi le portail de l'entrée principale, a disparu au coin de la rue. La pluie avait cessé.

Il avait tout laissé derrière lui, ses élèves, sa maison, sa voiture, sa vie. En m'entendant réciter la quatrième stance de Rodrigue, il a subitement pris conscience de sa mortalité. Même au moment de la mort de sa femme, il se croyait encore immortel. Dorénavant, avec la conscience de sa mortalité, il n'avait plus peur de mourir, mieux, il allait au devant d'elle, il la désirait. Ça l'avait libéré. Il n'avait aucun projet en sortant de la salle de classe, simplement il avait senti qu'il ne pourrait jamais plus enseigner. Il s'était simplement mis à marcher et ne s'était plus arrêté. Sortant de la ville, il avait suivi ses pas et son instinct.

J'ai cru être à l'origine de ce prodigieux changement de vie : sans le

chercher, j'avais trouvé le ton juste, j'avais senti que c'était ainsi qu'il fallait dire cette stance et pas autrement. Mais je ne me leurre pas. Il est plus probable que ce soit plus compliqué ou plus simple. Cet homme toujours dans la demi-mesure, était passé à la mesure pleine, la mesure pleine de ses pas, de son cœur. Cœur battant un jour ne battra plus, s'était-il dit. Prenant la mesure pleine de sa mort à venir, il a compris en même temps la nécessité de se mettre en chemin. Tout cela, je l'ai analysé beaucoup plus tard, après avoir reçu une lettre de lui, il y a quelques semaines, où il m'a raconté sa longue marche à travers l'Europe.

Pour moi aussi, tout a basculé ce jour-là. Je n'ai plus voulu devenir professeur de lettres, comme je l'avais envisagé. Ce moment où il est sorti calmement après m'avoir jeté un regard, a été déterminant dans ce choix. Ce que j'avais pris pour une démission m'a poussé à suivre la voie de la passion et je ne l'ai pas regretté. Ce soir, il vient me voir après la représentation.

Du sable et du vent

Ceux qui disent que les rêves ne sont que du sable et du vent ne croient pas si bien dire, même si ce sont de piètres rêveurs. C'est du sable dansé dans le vent. J'en ai eu la preuve, quand j'ai réalisé l'un de mes premiers rêves: construire le plus beau château de sable de la plage de Mers–les–Bains. Mon château était un bateau, un paquebot même. En obtenant le premier prix, je n'ai pas perdu mon rêve, je l'ai confié à la mer qui est venu le chercher. Dilué, redevenu grains de sable roulés et malaxés par la lune et la nuit, la mer et le vent mon rêve a été déposé sur une autre plage où quelqu'un s'est endormi.

Ce jour–là, dormait un promoteur qui construisait des châteaux en Espagne. Il roulait déjà sur l'or mais c'était encore insuffisant; il peaufinait un projet au Mexique, la construction d'un ensemble hôtelier sur une île de sable blanc, après en avoir exproprié les pêcheurs. Un grain de sable noir est venu gripper la machine. Ce grain de sable faisait partie de mon rêve. Les plages sont couvertes de rêves. Un jour que je dormais sur une autre plage, je crois que c'était au bord de l'Atlantique, j'ai entendu – de mes oreilles de rêveuse entendu – le rêve de Martin Luther King. Au réveil je l'ai même récité en anglais alors que je ne le parle pas. Le rêve était intact, inentamé. Jamais, les rêves ne meurent. Cependant, ils se transforment. Même les rêves brisés par autrui.

Après avoir effectué le plus beau bateau de sable de la plage de Mers–les–Bains, mon rêve fut de chanter le mieux possible. N'ayant obtenu au concours de chant que le deuxième prix, mon rêve était toujours à l'état de rêve. Je sais ce que vous vous dites, cette pauvre fille ne faisait pas de vrais rêves, elle confondait juste amour–propre et amour d'autrui. Oui, vous avez raison, mais j'étais encore une enfant ; de

plus, mon rêve n'était pas d'être la première mais de chanter le mieux possible. Ce qui est quand même différent. Alors, j'ai persévéré, j'ai pris des cours de chant, et j'ai cherché une chanson, une belle chanson. Mon rêve était de trouver la plus belle des chansons.

J'ai fini par chanter aussi bien que possible de belles chansons, mais je cherchais encore la chanson de mes rêves. J'ai commencé à en écrire. En vain. Insatisfaite, je persévérais. Entre-temps, d'autres rêves sont venus mettre leur grain de sable dans ma tête ainsi que des questions: à quoi les autres rêvaient-ils? Faisons-nous tous les mêmes rêves? Un rêve devenu réalité est-il encore un rêve? Ou après métamorphose devient-il disponible pour un autre?

Un jour que je dormais sur la plage de Robinson – ça je m'en souviens précisément – j'ai rêvé que j'étais le rêve de quelqu'un d'autre. En me réveillant, époussetant les grains de sable sur ma peau, j'ai croisé le regard de mon rêveur: c'est mon compagnon depuis trente ans. Il est marchand de sable. Je suis tourneuse de rêves. Une fois qu'il vous a endormis, je mets en scène vos films de nuit, de jour et de plage. Nous nous fournissons sur toutes les plages du monde.

Derrière les apparences

- Les yeux ne sont pas de bonnes entrées. Tu verras s'agiter des reflets dorés, miroiter des éblouissements, et puis le miroir aux alouettes devenir écran de fumée. Derrière les apparences, trouveras d'autres apparences tout aussi belles et insaisissables. Les yeux, même fermés, surtout fermés, n'ouvrent aucune porte. Crois-moi, fils.
- D'accord, vénérable mère, dites-moi alors comment je puis éteindre son corps doré et frétilant sans ne garder au final que quelques gouttes d'eau au creux des mains...
- La main fend la surface de l'eau, disperse les poissons et remue du sable; elle ne fait que brouiller les apparences. Plus que la main, il faut engager le corps entier et entrer dans la sensation.
- Mais, vénérable mère, c'est l'hiver, sans vous offenser je vais me les peler...
- Si tu sais, ne demande pas. Ne viens pas déranger les esprits pour tes vulgaires histoires de cul. Allez, ouste.
- Désolée, vénérable mère, j'entre dans l'eau, les yeux fermés, je nage et j'écoute ce que m'indiquent mes sens, mais elle, où se trouve-t-elle? Et derrière elle, au-delà des apparences que se cache-t-il?
- Miss Poisson aux reflets changeants? Lassée de tes pitreries, à l'affût d'un nouveau morceau de pain jeté de la rive, elle a rejoint ses congénères ou alors ce n'est pas un poisson aux reflets changeants mais une femme. Elle t'attend une serviette de bain sur le bras prête à te frictionner. Voilà, fils, maintenant laisse-moi en repos.
- C'est tout, Vénérable mère? Je ne suis pas tellement avancé...
- Dehors, fils, j'ai dit.
- Vieille peau!

La vieille chamane boit sa décoction d'herbes sauvages. Les yeux fermés, noyés au milieu de multiples plis dans son visage. Elle sourit maintenant. Elle se lève et laisse glisser sur le sol sa peau de louve, laissant apparaître sa vieille peau – il n'avait pas tort le freluquet– et les vieux oripeaux de sa jeunesse subissant désormais l'inéluctable loi de la gravité. Elle entre dans l'eau sans hésiter, déjà les poissons l'ont rejointe. Sans effort, son corps –ô merveille! N'est-ce pas un corps de jeune femme qu'on aperçoit du rivage, aussi plein et délié que certaines écritures!– passe derrière les apparences, n'est plus dans notre champ de vision.

Au bord du grand Soudain

C'est officiel. Reçue, j'ai été. La chroniqueuse de la communauté je suis, et en tant que telle, de choisir un nouveau nom, je viens. Qui, secret, restera. Divulguée, en revanche, notre histoire sera.

Tout a commencé.

Ce jour-là, s'ensuivre devrait. Mais point. Seul le lieu, je nommerai. Car quitté, nous l'avons et d'importance, donc, cela n'a plus. Entre-temps, Lautreje sur mon épaule s'est penchée, ses longs cheveux m'ont doucement giflée quand elle a murmuré: Ça n'avance pas, tu n'y arriveras pas, comme ça. Nous n'avons pas le temps. Hâte-toi. Va à l'essentiel. Je me suis retournée mais elle était déjà partie. Elle a raison. Je recommence.

Les enfants déjeunaient, les yeux encore ébouriffés de rêves, cheveux entortillés de souvenirs d'oiseaux. Joueur de Hang faisait déjà résonner son bol près du poêle à bois. Les sons réchauffaient bien mieux la pièce que le soleil de cette matinée de mars. Un moment de quiétude sur lequel je veux encore un peu m'attarder avant d'entamer la narration. C'était un abri provisoire, nous le savions tous. Mais cela faisait déjà deux saisons que nous y avons établi notre nid et nous nous prenions à rêver d'y passer le printemps. Liseuse de Signes interprétait mon tirage au Mah-jong. Les deux lotus, côte à côte, signifiaient à coup sûr une double naissance. J'ai haussé les épaules. A mon âge? Après avoir été mère de trois enfants, dont un vivant? Liseuse a souri: Regarde la carte à côté, idiot. Tu as oublié ce que signifiait le pin? Mes yeux ont dû briller plus vif car Joueur a interrompu un instant le ballet de ses mains sur le Hang et s'est tourné vers nous. Bon, d'accord, ai-je dit, une naissance à l'écriture, mais tu

me l'as annoncé depuis si longtemps que j'ai peine à y croire. Et puis, tu as parlé d'une double naissance, non?

– Je ne fais que lire à voix haute ce que tu n'entends pas toujours en ton for intérieur. Retourne les trois suivantes.

J'ai retourné "Maison", "Sept étoiles" et "Eau" quand Barbare Érudit a fait irruption dans la pièce.

– Il faut partir! Joueur, bouge-toi le cul! Il faut avertir les autres.

– C'est bon, man. Calme-toi et explique-nous d'abord.

– Pas le temps, pour ça...

Joueur de Hang a posé son instrument, déplié son long corps et c'est alors que nous l'avons entendu. Le craquement lugubre de la glace qui se fissurait. Ce n'était pas tout près, on avait encore le temps. Mais Barbare avait raison. Il fallait partir. La terre craquait de nouveau, scindant en plusieurs continents la terre autrefois une et indivisible.

Barbare érudit avait déjà le traîneau préparé, les chiens nourris et les rênes en main. Il me jeta un regard foudroyant. Il est vrai que la dernière, j'étais arrivée. Liseuse, agenouillée sur la glace scrutait les signes. Arpenteur d'étoiles s'était déjà rendormi la tête sur l'épaule de Tisseuse. J'avais eu du mal à réveiller Pluie de mots, la benjamine, qui pleurotait encore dans mes bras. Comme moi, elle ne supportait pas qu'on la réveille, qu'on interrompe le fil de ses rêves. Lautreje nous fit une place à ses côtés. Elle tendit un biscuit à Pluie qui oubliait déjà son rêve. Tous, nous observions Liseuse. L'oreille droite, séparée de la glace par un simple foulard en soie, écoutait se déchirer la terre. A des miles de là, elle la percevait et tentait d'en mesurer la progression. Elle indiqua à Barbare une direction et vint se blottir contre Joueur enveloppant d'une nouvelle couverture son précieux hang[1]. Au complet, serrés dans le traîneau, prêts à partir nous étions. Barbare son cri célèbre poussa, son cri de toutes les voyelles empli, et les chiens qui, ses couleurs reconnurent, s'ébranlèrent aussitôt.

De nouveau, en partance nous étions. Le vent sifflait dans nos oreilles.

Piaillaient de joie les enfants. Les jumeaux, surtout. Huit êtres humains et dix chiens. La glace rompait, un peu plus loin. Pour l'instant, elle nous portait, nous glissait vers un ailleurs, un à-venir inconnu dont nous n'attendions qu'un répit. Mais un jour, elle romprait, et avec, tout ce qui nous reliait à ce monde.

Le monde avait craqué bien avant elle. Un monde scindé en plusieurs mondes, avec aux deux extrêmes, ceux du Grand Nombre et les quelques Grands Nommés. Ces derniers étaient bien mal nommés car de *grand*, ils n'avaient pas le cœur assurément ; ils avaient tant manœuvré, tant *mal* œuvré qu'il restait bien peu du Grand Nombre. Après famine, désespoir, suicides, ceux qui avaient survécu s'étaient ensauvagés au point de n'accorder à la vie humaine qu'une valeur toute relative. Valeur d'échange tout au plus. Barbare Érudit nous avait expliqué qu'en d'autres temps, les hommes avaient cru pouvoir régler tous les problèmes avec une valeur d'échange appelée (il me semble) *monnaye*; ça avait perduré des siècles et des siècles mais le système n'avait fait que creuser l'écart entre le Grand Nombre et les Grands Nommés jusqu'à la Grande Catastrophe du XXI^e siècle. Je n'avais pas trop suivi son raisonnement, car à cette époque, j'étais en amour pour Creuseur de Paroles. Mais en tant que chroniqueuse de la geste de notre communauté, me concentrer sur notre périple je dois et ce qui nous a conduits ici.

Nous allions. Bon train. Bon allant et bon vent. Les jumeaux, Ici et Là, s'étaient tus et Pluie n'avait pas encore pris le relais. De temps en temps, Barbare trouait le silence de son cri éveilleur. Depuis des heures, les chiens nous halaient de l'avant, haletant d'une bonne haleine, à bonne allure. Sur cette vaste étendue glacée, blanche et grise, chacun d'entre nous laissait le fil de la pensée se dérouler, les images s'échapper, sans chercher à les retenir. Nous les laissions aller

et nous allions.

Parfois, je songeais à mon nouveau nom et à ma nouvelle fonction dans le groupe. Les arcanes du Mah-jong n'avaient pas tout dit mais depuis la disparition de Creuseur de Parole, il semblait évident que je devienne La Chronique. Le groupe me l'avait fait comprendre. Répondrai-je à leurs attentes? Ne les décevrai-je pas, une nouvelle fois? Que n'avais-je été? J'étais née tant de fois avec autant de nouveaux noms, à chaque fois tués dans l'œuf. De La Conique – long cornet de silence de mon enfance– à La Promesse jamais tenue, il fallait, avant d'embrasser le nom de L'Accomplie, endosser celui de La Chronique. C'était un engagement lourd de conséquences et vers l'allègement jusqu'à présent m'étais-je tournée. J'enviais aux enfants le confort de ne pas choisir.

Le choix du nom nous avait rendus hors-la-loi, la loi des Grands Nommés s'entend. Rendus? Pas encore. Nous avons refusé les implants identitaires qui faisaient de ceux du Grand Nombre des codes-barres. De même, nos pupilles et nos empreintes palmaires n'avaient pas été scannées. Les Grands Nommés héritaient des noms de leurs parents, en même temps que le capital humain nécessaire à leur vie luxueuse de nantis.

La plupart de mes compagnons avaient choisi leur nom, une fois pour toutes. Qui signait l'entrée dans l'âge adulte. Tisseuse, dont les dons de guérisseuse avaient été détectés dès l'enfance, avait toujours porté son nom. Joueur de Hang devenait de plus en plus Hang – mais peut-être revêtait-il un autre nom seul réservé à Tisseuse. Ces deux-là, devenus quatre d'un coup, avec la naissance d'Ici et Là, chers à nos cœurs, formaient le noyau de notre groupe. À plus de prudence, ils nous incitaient. Quant à Lautreje, c'était son deuxième nom. Avant, vénéneusement belle, Semeuse de Trouble elle avait été, et ma rivale. Après la perte de Creuseur de Parole, avec un petit couteau à manche plat destiné aux opérations chirurgicales, elle avait voulu graver son

nom au creux de son poignet. Du moins, c'était sa version. Je l'avais découverte inanimée, baignant dans son sang. Paniquée, j'étais allé chercher Tisseuse, qui avait réussi à maintenir le filet de vie de celle qui était devenue Lautreje, et mon amie. Grâce à l'art de Tisseuse. Je la regardais jouer avec ma fille et lui tendre son poignet – cicatrisé depuis longtemps sinon le cœur – pour que Pluie y inscrive le gazouillis de ses mots.

Nous allions. On eût dit que rien ne pouvait se passer. D'ailleurs, dans ce grand désert blanc, rien ne passait que nous, comme le tracé de l'encre sur la blancheur de la page. Soudain, nous l'entendîmes, le Grand Soudain. Plus fort et plus près que la première fois.

Barbare va s'en sortir. Barbare va s'en sortir. S'en sortir il va. S'en sortir Barbare va. Guérir et rire bientôt il va. Pousser son grand cri d'un instant à l'autre il va. Je cherche le bon mantra. Celui qu'il me faudra répéter sans me lasser. En attendant, il git, malade, brûlant d'une fièvre si forte qu'on en redoute l'issue fatale. Il gémit dans son sommeil, délire et dit des choses insensées quand il se réveille. Nous ne sommes pas réels, nous n'existons pas, il dit. Nous ne sommes qu'entités négligeables, ne que, pas ne plus... Ne m'appellez plus érudit, Barbare suffira, Barbare davantage je suis... Nous ne sommes pas... Pas plus que le Grand Soudain. Le Grand Soudain n'est qu'un groupe de mots reliant un *avant* à un *après*. Qui n'existent pas. Il se rendort, apaisé. Tisseuse me relaie à son chevet.

Raconter, je dois. Repartir du grand soudain, là où tout départ devient impossible. De même que le souvenir. Entre le Grand Soudain et le Désormais, il y eut d'abord une fissure, suivie d'un craquement sinistre, une échancrure dans la peau glacée de la terre. Les chiens hurlèrent à la mort. Telles des lèvres cruelles annonçant le malheur à venir, les bords s'écartèrent sur un gouffre effroyable, grondant un incompréhensible chaos de paroles. Au fond de cette plaie béante, sourdait et remuait un magma bleu noir. Les cris fusaient. Fuyez,

courez, courez ! Mais ce fut l'avalure dans le gouffre bleu noir. Une descente aussi lente que la chute d'Alice dans le terrier. *Plus bas, toujours plus bas*. N'en finirait-on jamais de tomber ? Ni marmelade d'oranges, ni pensée onirique, juste l'effroi de tomber, tomber, tomber, dans une chute qui semblait ne devoir jamais finir. Trou noir... blanc de la mémoire. Sûrement avons-nous dû nous évanouir ou mourir à un moment ou à un autre.

Nous nous réveillâmes dans une sorte de hangar désaffecté, le plafond constitué en partie d'un large orifice dont le conduit semblait interminable. Étions-nous tombés par là, comme les céréales dans un silo à grains ? Chacun sur son séant, les yeux se frottant, appelant chacun chacune d'entre nous. Barbare ne répondait pas. Mal en point, il semblait avoir des difficultés à respirer et ne parvenait pas à se redresser. Nous lui fîmes une couche de fortune avec des couvertures (nos sacs et nos affaires par miracle éparpillés autour de nous). Les enfants furent les premiers à remarquer l'absence des chiens. Ils avaient tous disparu.

Un froid terrible à pierre fendre, il régnait. Je frictionnais Pluie glacée énergiquement. Nous nous mîmes à explorer les lieux. Le hangar ouvrait à l'extrémité sur un corridor qui débouchait sur d'autres corridors. À gauche, un escalier dont nous gravâmes prudemment les degrés, Lautreje, Pluie et moi. Séparés en groupes de deux, ou trois, nous avons convenu de nous retrouver une heure plus tard au point de départ, auprès de Barbare. Tisseuse resterait le veiller. Pour ne pas nous égarer et revenir sur nos pas, nous avons pris soin de prendre des craies de couleur avec lesquelles nous marquions notre passage. En haut de l'escalier, un long couloir flanqué de part et d'autres de portes sombres s'offrit à notre vue ; la première à droite nous invita à entrer. Une pièce emplies d'étagères cassées et de vieux livres éparpillés sur le sol nimbée d'une lumière bleutée fut notre première découverte intéressante. C'est Pluie la première qui les vit!

Icy est le confin de la mer glaciale...

Le livre doit être la hache pour briser la glace...

comme il entendait la neige s'épandre faiblement sur tous l'univers...

Du plafond, pendaient de grandes stalactites d'un bleu lumineux, emprisonnant des bouts de phrase... Lautreje fouillait agenouillée parmi l'amas de livres. Je fis de même. Je souris en reconnaissant une vieille édition d'*Alice au Pays des merveilles* suivi de *La Traversée du Miroir*. La même reliure en cuir rouge dans laquelle je l'avais lu la première fois. Se pouvait-il que...?

Retentit soudain le son à peine déformé de l'instrument de Hang. C'était le signal indiquant qu'une demi-heure s'était écoulée. Ne pas traîner, continuer notre exploration il fallait. Nous visitâmes encore d'autres pièces, dans lesquelles se trouvaient des tables, des chaises, des ustensiles de cuisine, et d'autres bricoles plus ou moins utiles, mais rien d'aussi précieux que dans la première pièce. Aucune fenêtre, aucune ouverture vers l'extérieur : une prison. Le hang résonna de nouveau. Revenir sur nos pas, il fallait. Suivre les signes à la craie bleue. Auparavant revenir dans la première pièce, hisser Pluie sur mes épaules, lui faire cueillir une parole cristallisée, l'envelopper précieusement dans la besace de Lautreje et retrouver Barbare et les autres.

Barbare délirait. Il disait que tout le Livre tenait sur un grain de riz. De quel livre parlait-il, de quel grain de riz ? Nul ne le savait, le savait-il lui-même ? Il s'était rendormi et c'était à mon tour de le veiller.

Quand il avait vu ce que nous lui rapportions, il avait immédiatement identifié les paroles gelées du *Quart–Livre* de Rabelais : *Icy est le confin de la mer glaciale...* et il avait poursuivi... *sus laquelle feut, au commencement de l'hyver dernier passé, grosse et felonne bataille, entre les Arismapiens, et les Nephelibates. Lors gelerent en l'air les parolles et crys des homes et femmes...* Quoi qu'il en dise, Barbare Érudit portait bien son deuxième nom. Par le cœur et la mémoire, il connaissait plusieurs livres ; il avait reconnu aussi la citation de Kafka que Lautreje avait mémorisée : *Le livre doit être la hache pour briser la glace de la mer intérieure...* Il n'était pas parvenu à identifier les autres phrases gelées, mais familières elles lui paraissaient. La parole de Rabelais, une fois dégélée et introduite entre les lèvres de Barbare – Hang avait fait du feu avec les débris de bois trouvés – l'avait revigoré. Paisiblement il dormait, le sourire aux lèvres. Comme si boire l'eau de ces paroles apportait force et réconfort. Dès lors, nous entreprîmes de cueillir d'autres stalactites et dans les jerricans d'en conserver l'eau. Les paroles, une fois l'auteur identifié, je consignais.

Les autres n'avaient trouvé aucune issue, aucune sortie. Il fallait bien l'admettre : nous étions enfermés (emmurés ?) dans cet étrange bâtiment, promis à une mort aussi lente qu'atroce. Hang avait examiné l'embouchure de la cheminée dont nous étions tombés. Large de deux ou trois êtres humains, l'ouverture prolongeait un toboggan cimenté très incliné. Nulle possibilité de ressortir par là. Cependant, nous refusions de l'admettre. Nous organisâmes le campement. L'exploration n'avait pas permis d'identifier précisément l'usage et la fonction de cette bâtisse de trois étages, mais assurément, il s'agissait d'un ancien lieu de détention : hôpital psychiatrique, monastère ou maisonnée de télé réalité – Creuseur de Parole m'avait parlé jadis de ces expériences faites sur des êtres humains volontaires pour être enfermés, vivre en commun et être filmés en permanence avec pour seul objectif de tenir le plus longtemps possible et d'empocher ce *monnaie* aussi mystérieux que désirable. Le troisième étage était constitué d'un couloir central flanqué d'une trentaine de cellules de

part et d'autre. Chacune d'entre elles contenait encore couchette table chaise et sanitaires.

Le deuxième étage paraissait plus intéressant : outre la pièce aux paroles gelées, nous avons découvert une salle noire dont les parois souples, fines et poreuses s'enflaient, se creusaient, respiraient comme des membranes vivantes. La merveille, c'est qu'en approchant l'oreille on entendait des sons plus ou moins assourdis. Les enfants Ici et Là, inconsolables de la perte des chiens, sans se lasser, y passaient le plus clair de leur temps. Ils y entendirent d'ailleurs les aboiements de nos chiens – ils les reconnurent à n'en pas douter – et Hang et Tisseuse en furent un peu soulagés. Liseuse ouït dire *oui* dit en toutes les langues, oïl, oc, oui, ouais... Chacun d'entre nous percevait des sons différents. Pour Arpenteur, ce fut le silence feutré de la neige qui tombe. Hang entendant klaxons, moteurs, crissements de pneus, accent ulcéré et cris des gabians, reconnut l'ancienne cité de Marseille. Tisseuse, le flux et le reflux de l'océan de son enfance. Quant à Pluie, ce fut l'averse dansant claquettes sur les tuiles des toits. Délaissant Barbare, Lautreje et moi les rejoignîmes, pour comprendre la cause de leurs exclamations de surprise.

À peine eut-elle approché l'oreille de la membrane que Lautreje s'en écarta avec effroi. Incapable de parler, elle tendit l'oreille de nouveau vers la peau murale, m'invitant à l'imiter. Je n'en crus pas mon oreille. Incrédule, je tournai mon regard vers mon amie. Les yeux envahis par les larmes, elle vit ce que j'entendais...

« Tu as entendu ce que j'ai entendu ? me demanda Lautreje.

– Non, tu te trompes, ce ne peut-être...

– Je veux dire « qui », tu l'as entendu comme moi ?

– Non, ce ne peut être, lui répondis-je durement.

– Qu’est-ce qui te prend de me parler sur ce ton ? C’est lui ... »
répliqua-t-elle avant d’être interrompue par le cri formidable de
Barbare précédant de peu son entrée dans la pièce.

– J’ai dormi longtemps ? Où sommes nous ? Pourquoi collez-vous
tous vos oreilles contre les murs ? D’habitude c’est l’inverse, ce sont
les murs qui nous écoutent ! (apparemment recouvert toutes ses forces
il avait)

– C’est une sorte de mur...de sons, expliqua prudemment Arpenteur.

Et Liseuse de lui raconter tout ce que chacun d’entre nous avions
entendu en écoutant aux murs. Tournetroublées, Lautreje et moi,
restions sur notre quant-à-soi. L’irruption de Barbare avait
interrompu notre dispute mais pas notre colère l’une envers l’autre.
Nous réagissions différemment à la peur engendrée par la voix de
Creuseur de paroles. Car il me fallait bien l’avouer : de sa voix,
chaude et vivante, tressaillir... l’une et l’autre... ne plus conjuguer
verbes, mots à lier folie, à re-susciter rivalité décédée, pensions-nous.
Sans voix. Défaillance de la plume. Avant défaillance du corps.
Liseuse me rattrapa avant que je ne heurte le sol.

« Oh ! Que se passe-t-il ? Pourquoi vous éloignez-vous toutes les
deux du mur aussi bien que l’une de l’autre ? Qu’avez-vous entendu
qui vous effraie autant ? », Lautreje répondit :

– Creuseur de paroles... il est vivant ... Nous l’avons entendu toutes
les deux...

– Non, c’est impossible ! Il ne nous aurait jamais abandonnées, Pluie
et moi... Je ne sais pas comment ce truc fonctionne mais ce sont des
sons factices, des illusions, en aucun cas la réalité...

– Ça, c’est certain, approuva Joueur, on ne sait pas comment ça marche mais apparemment, nous avons tous entendu ce que nous voulions entendre...

– À bon entendeur..., sourit Barbare, ne serait-ce pas plutôt le mur des lamentations ? avec ces deux-là qui jouent les pleureuses...

Du regard, je ne parvins pas à le faire décéder, mais cherchant Pluie du regard, je m’aperçus soudain qu’elle avait disparu.

– Pluie, quelqu’un sait où elle est ? Et les jumeaux ? parvins-je à balbutier.

– Ils ont dû s’éclipser à l’arrivée de Barbare. C’est de leur âge ! Explorer un lieu qui offre de telles surprises est un don du ciel.

– Du ciel je n’en suis pas certain, répliqua Barbare – entre-temps il avait approché son oreille du mur avant de s’en écarter aussitôt – il faut quand même les retrouver, cet endroit ne me dit rien qui vaille. »

Avant de nous séparer en petits groupes, Lautreje réussit à s’isoler avec moi quelques minutes.

–Tu ne peux plus nier l’avertissement de Creuseur !

– De quel avertissement veux-tu parler ?

– Dans le mur, je l’ai entendu distinctement me dire de ne pas perdre de vue Pluie à l’arrivée de la barbarie. C’est ce que j’aurais fait si tu ne m’avais pas parlé aussi sèchement.

– Nous n’avons pas entendu la même chose : Creuseur – oui, j’en conviens, c’était lui – m’a dit: « ne perds pas la vie de Pluie, elle est rivée à l’eau de là, Barbare a ri. » Maintenant, hâtons-nous... On résoudra cette énigme plus tard, ne perdons pas de temps.

Nos appels résonnaient dans cet étrange bâtiment : Pluie ! Ici ! Là ! Répondez ! Où vous cachez vous ? Allez ça suffit maintenant ! Nous avons de nouveau exploré les deux étages supérieurs, en vain. C'était vers le sous-sol – encore inconnu – que nos pas nous conduisaient, à notre corps défendant semblait-il. On aurait dit les galeries d'une ancienne mine de charbon. Plus profondément nous descendions, plus l'angoisse me submergeait. Le sol spongieux devint nappe d'eau. Nous avions de l'eau jusqu'aux chevilles quand les voix d'Ici et Là nous parvinrent, assourdies : On est là ! On est coincés venez nous aider !

Bien là, Ici et Là étaient. Accrochés à mi-hauteur de la caverne. Le bras coincé dans l'anfractuosité de la roche, Ici tentait de s'en extraire avec toute la force de ses sept ans, mais ne réussissait qu'à s'écorcher davantage la peau. Là, lui, arc-bouté à la taille d'Ici, tirait en arrière la fillette en ahanant. Tout en sortant de sa besace une fiole d'huile de lin, Tisseuse apostropha Joueur : « Aide moi à me hisser à leur hauteur ! » Ce qu'il s'empessa de faire. Le bras enduit de gras, Ici parvint enfin à le sortir de la fissure de la roche. L'ouverture plutôt. Les jumeaux se blottirent dans les bras de leurs parents. Pressentant ce qu'il s'était passé, j'interrogeai les enfants néanmoins. Ceux-ci confirmèrent mes craintes. Pluie avait suivi les jumeaux dans leurs pérégrinations mais de suiveuse, elle devint au bout d'un moment la suivie. Quand elle avait aperçu le filet d'eau s'écoulant par le haut de la paroi, elle avait voulu y voir de plus près. Plus jeune et plus menue que les deux autres, elle était parvenue à se glisser entièrement par l'ouverture. Incapables de l'imiter, ils avaient bien essayé de l'appeler mais elle avait voulu suivre son « nain Stain », comme elle disait, son bon conseiller. Je tressaillis. Cette appellation me ramenait encore au Creuseur de paroles. Elle avait promis aux jumeaux de revenir très vite. Je tentai à mon tour de m'engouffrer dans la fissure : en vain, bien sûr.

Comme d'habitude, Barbare prit les choses en main. Trois d'entre

nous iraient de l'avant pour chercher d'autres ouvertures et retrouver Pluie. Après tout, si elle n'était pas revenue, c'était peut-être parce qu'après avoir trouvé une issue vers l'extérieur, elle s'était perdue. D'autres passages sans doute il existait. Les coulées d'air ou d'eau scelleraient notre destin. Tisseuse et Joueur hissèrent les jumeaux sur leur dos et revinrent en arrière pour se reposer dans la première pièce. Lautreje resta dans la caverne avec Liseuse devant l'ouverture guettant le retour éventuel de Pluie. Munies de torches et de couvertures elles s'installèrent tant bien que mal dans une cavité surélevée. Au moins, n'avaient-elles pas les pieds dans l'eau. Tandis que nous, Arpenteur, Barbare et moi, pataugions dans une eau noire et froide qui ralentissait notre progression dans les galeries. La plus large des galeries se séparait en deux : préférable de ne pas nous séparer ! Bien nous prit de choisir celle de droite, car insensiblement le sol s'élevait et nous pûmes bientôt marcher pieds secs. Sentant un filet d'air sur le cou, Arpenteur tendit le visage dans cette direction et aperçut le jour. Nous étions dans la bonne direction.

Alors que nous marchions, je repensais au « nain Stain » de ma fille. De notre fille. La première fois qu'elle avait prononcé ce mot, son père ravi, lui avait dit qu'il fallait toujours suivre ce nain-là. Certains l'appelaient « ami imaginaire » ou « sens sixième » mais chaque enfant avait le sien – quelques adultes également –, plus ou moins grand, plus ou moins fort. Il prodiguait toujours de bons conseils, que lui-même, Creuseur de parole avait toujours suivis. Pour sa survie. Mais parfois il arrivait que le nain Stain devienne tout jaune et tombe malade, alors il restait muet dans le meilleur des cas mais parfois vous trahissait... Nain jaune vous poussait à agir inconsidérément. Ou disparaissait à jamais de votre vie. C'est pour cela qu'il fallait en prendre soin. Le cacher aux autres. Ne pas en parler. Cultiver son invisibilité. Le garder secret. La veille de la disparition de Creuseur de parole, ce dernier avait eu une discussion avec Pluie. À sa manière, il l'avait avertie de son départ. Et moi, pauvre idiot, je n'avais rien entendu. Il lui avait demandé des nouvelles du nain Stain. Lui, le

Creuseur n'entendait plus, ne voyait plus le sien. Il était inquiet pour lui. Est-ce que Pluie le comprenait ? Le croyant malade, il devait lui trouver un remède de toute urgence. Pluie, après s'être entretenu avec le nain Stain, lui avait donné sa bénédiction. Le lendemain matin, Creuseur avait disparu dans la tempête de neige.

Tout le monde le croyait mort. Moi, la première. Sans les traîneaux et les chiens, il ne pouvait avoir survécu dans la bourrasque, même équipé contre le froid. Quand j'avais annoncé sa disparition à Pluie, son absence de réaction m'avait un peu choquée. Ma fille était-elle à ce point insensible ? Avait-elle hérité de l'infirmité de son père ? Creuseur s'appelait ainsi à cause de son handicap. Très jeune enfant, une grave maladie l'avait laissé à moitié sourd. Et ce, au moment-même de l'apprentissage de la parole. On avait attribué ce déficit de la parole à un retard mental. Au lieu de cela, son cerveau avait dû changer totalement de stratégies d'apprentissage. N'ayant plus seulement recours à l'oreille, mais aussi aux yeux, et surtout à *son instinct*, Creuseur avait développé petit à petit une compétence supplémentaire : faire émerger la parole de l'autre que l'autre ne se savait même pas vouloir dire. Quant à sa parole, à lui, enfouie au plus profond de son être, elle avait mis du temps à remonter et émerger. Devenu adulte, Creuseur, silencieux le plus souvent, prenait le temps de dire ce qu'il avait à dire mais sa parole était toujours une parole forte et mûrie. J'avais été séduite par cette parole. De là à dire que c'était un homme de parole. Ne m'avait-il pas promis de toujours veiller sur notre fille et moi ? Plongée dans mes souvenirs, je sursautai en entendant le cri éveilleur de Barbare.

Pluie se jeta dans mes bras aurait ouvert le paragraphe, le lecteur aurait souri, ma plume aurait rebondi vers d'autres aventures et le sourire du lecteur disparu, on aurait tous suspendu le souffle à côté du sourire du chat du Cheshire. Mais non. Pluie ne se jeta pas dans mes bras. Blottie dans ceux de son père, elle me regardait avec une bienveillance amusée. Creuseur, lui, savait déjà la colère au bord de

mes lèvres. J'allais exploser. Ils étaient là tous les deux à l'extérieur. Car oui, nous étions à l'air libre. Barbare avait trouvé une ouverture étroite et nous étions sortis. Mais ce n'était plus l'étendue de glace à laquelle nous étions habitués. C'était un paysage gris-brun et de la glaise, détrempée collante et spongieuse s'attachait à la semelle de nos bottes, ralentissant tout déplacement. L'accumulation des adjectifs avait étouffé la rage bouillonnant en moi et je me contentai de lui dire froidement : « Ainsi, tu n'es pas mort. Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

– Je ne veux pas attiser ta colère, pourtant je ne te répondrai pas tout de suite, me répondit-il puis se tournant vers mes compagnons : Tu mesures toujours la distance qui te sépare des rêves et des étoiles, l'Arpenteur ? Quant à toi, vieux Barbare, tu as bonne mine. Pourtant, tu reviens de loin, me semble-t-il...

– Tu l'as dit ! répondit-il d'abord avec bonhomie avant de reprendre, soupçonneux : Mais comment le sais-tu ? Où sommes-nous ? Qu'est-ce que c'est que ce bâtiment ? Est-ce à toi que nous devons d'y être emprisonnés ? Comment as-tu atterri ici, Creuseur ?

– Tout doux, tout doux. Le temps des explications viendra, je vous le promets. Mais pour l'instant, il vous faut urgemment rejoindre le groupe, vous êtes encore en danger.

– Vous, dis-tu ? Tu ne te considères plus des nôtres ? Dans quel clan es-tu ? Et Pluie ? m'énervai-je.

– Ne t'inquiète pas, je ne vais pas te soustraire ta fille. Tu as raison, c'est toujours l'éternel conflit clanique qui est en jeu dans cette

histoire. J'étais un Grand-nommé, et si je vous ai quittés, c'est parce que...

Creuseur n'eut pas le temps de finir, le filet s'abattit sur ses paroles en même temps que retentissaient des cris de joie sauvages et terrifiants. Dans les mailles du filet, comme des poissons, incapables de réagir, nous étions ! Autour de nous, des adolescents au visage peint en rouge sang, brandissaient lances, bâtons et armes rudimentaires. Des Rougeoyants nous étions les proies ! Heureusement, Barbare ne se séparait jamais de son suisse. Une lame jaillit, trancha les cordes, tandis qu'Arpenteur jetait de la poudre stellaire aux yeux de nos prédateurs. Aveuglés quelques instants, ces derniers titubaient, en se frottant les yeux. Ayant gagné de précieuses minutes, nous en perdions d'autres à soulever les pieds de cette boue grisâtre. Nous hâter d'emboîter le pas de Creuseur – Pluie dans ses bras. Mais nos poursuivants nous rattraperaient bientôt. Nous entendions encore leurs hurlements et onomatopées de rage et d'impuissance. Creuseur bifurqua sur la droite, empruntant un sentier escarpé. Après avoir gravi une centaine de mètres, nous nous retrouvâmes sur une sorte de plateau au milieu duquel se dressait un arbre momifié. Creuseur déposa Pluie, s'agenouilla et fureta dans les racines. Soudain, il s'immobilisa, actionna un mécanisme qui eut pour effet d'ouvrir une porte dans l'arbre. Derrière cette porte, un toboggan, une glissade qui semblait jamais ne devoir finir...

Temps d'inachever le récit, il est. Temps de retirer la glaise de nos bottes. Temps de nous laver de nos émotions fortes et géantes. Temps de retrouver le groupe, et de nous retrouver entiers et entièrement. Temps de nous abreuver et de nous nourrir – la bonne odeur d'oignons grillés et de gingembre me chatouille le nez – se peut-il qu'un nez rêve ? Pas temps de nourrir le récit, vous dis-je. Pas temps de traquer les incohérences – et nombreuses elles jouent à cache-mouton-sous-

le-tapis. Pas le temps d'expliquer. Temps de la joie. Temps de la danse de la fête – Joueur fait vibrer le bol de hang, les pieds de Lautreje et de Tisseuse martèlent le sol, chacun a trouvé ustensile à percussions. Sur le vieux tempo du bien-être retrouvé dansent de nouveaux temps. Temps d'inachever le récit, vous dis-je.

Temps de retrouver le *désormais*. Rouge, la danse qui continue à tourner un peu dans ma tête comme le bol de hang dans les mains de Joueur. Caresse d'aile encore dans le creux de mon bras. Creuseur et moi avons dansé jusqu'au bord de l'aube. *Déjà* chasse *encore*, c'est comme ça.

Temps de reprendre les chaussettes de la mémoire. Chausse, chaussettes, chausse-trappes, mots merveilleux d'un temps passé à la trappe des oubliettes. Temps d'expliquer, de déplier ce qui était plié en quatre ou en huit, *in-folio*, des zones d'ombre rendues à la lumière. Ces détours que je prends pour retarder les adieux – car nous devons nous quitter – vous l'avez deviné – mais d'abord, promis, je déplie.

À l'abri de cette prison, nous nous organisons. Les Rougeoyants hurleurs ne pouvaient y pénétrer. Dangereux, ils étaient mais pas assez fins pour trouver le chiffre qui permettrait de s'introduire dans l'arbre-momie. Le « mur de son » activé de toute façon les tuerait. Ne possédant qu'une centaine de monomatopées (comme ils disaient) pour s'exprimer, ces adolescents combattaient avec acharnement faiseurs de phrases et de discours. Ils tuaient sans état d'âme ceux qu'ils ne comprenaient pas et kidnappaient les enfants afin d'en faire des Rougeoyants.

Nous nous repérons un peu mieux dans les galeries et différentes pièces de cette forteresse. D'abord creusée pour protéger les grands–

nommés des Rougeoyants hurleurs et autres hordes ennemies, elle avait ensuite servi de prison – de nombreux graffiti gravés dans la pierre gardaient la mémoire de ceux qui y étaient morts.

Quand l'ancien système s'était effondré, les Grands-nommés avaient eu du mal à s'organiser devant le Grand-nombre de ceux qui n'avaient rien que la terre pour porter leurs pas et leur rage ; les Grands-Nommés avaient subi de nombreuses pertes dans leurs rangs. Ils ne transmettaient pas seulement leur patronyme et leur patrimoine mais également leur mépris, leur condescendance, leur haine à ceux qui ne possédaient pas *monnaye* et le pouvoir qui allait avec. Quant à l'autre pouvoir, celui des mots, il avait été combattu avec la même force, car quelques-uns s'étaient un peu trop commis à servir les grands-nommés. Tout cela remontait à très longtemps *Au Grand Par Avant*, avant même le Cataclysme Majuscule, avant que la Terre ne se révolte à son tour contre ces animalcules qui ne savaient plus ni lire ni compter les uns sur les autres, qui ne savaient plus s'aimer ni l'aimer, elle qui les avait si bien portés et supportés. D'or haine avant, règnerait la glace et l'effroi.

Brève, sois plus brève, hâte-toi, me souffle Lautreje, penchée sur mon épaule, une longue mèche de ses cheveux me caressant la joue. Tu n'y arriveras pas comme ça, va à l'essentiel. Raison, elle a. Plus le temps de déplier. Juste attester, de nous, de notre passage ici. Nous partons. Barbare et Creuseur de parole ont récupéré (ne sais comment) les chiens. Vivants. Les Rougeoyants s'apprêtaient à les égorger pour les manger. Le désert blanc, *désormais*.

Temps pis pour les incohérences. Les mots, ai du mal à les ordonner, les aligner sagement, mais les nombres, sont encore plus indisciplinés. La chronique ne se relit pas. Elle court jusqu'au Grand Soudain, puis elle s'arrête. Essoufflée ou apeurée. La chronique se doit – *vous doit* – *leur* doit – de les énumérer, de leur redonner vie-gueur, une dernière

fois. Sinon, ce serait *comme s'ils n'avaient jamais existé*, des personnages de fiction.

La Chronique dit qu'il y avait Lautreje, mon amie, ma rivale et mon alter ego, Creuseur de parole, mon amour et le père de notre fille Pluie, qui aurait dû changer de nom à un moment du récit. La Chronique dit qu'Ici et Là étaient les enfants jumeaux de Joueur de Hang et de Tisseuse. La Chronique a souvent confondu Tisseuse et Liseuse de signes. Cette confusion explique qu'au début, l'Arpenteur d'étoiles pose sa tête sur Tisseuse. La chronique aurait voulu donné plus de place et plus de chair à l'Arpenteur d'étoiles, à Tisseuse et à Liseuse. Elle leur demande pardon. Enfin parmi les êtres humains, il y a Barbare érudit, qui quantité de choses – de nature et de culture – connaît, et qui est probablement le plus vivant de nous tous bien qu'il ait frôlé la mort. La Chronique dit qu'il y avait onze êtres humains et dix chiens prêts à parcourir le désert blanc jusqu'à l'émergence des signes. La chronique abandonne les majuscules et vous fait ses adieux.

Une dernière chose encore, dit la chronique, après l'avoir entendu dire de la bouche en fièvre de Barbare. Tout ce qui a été dit provient des scories des ordinateurs ; ces bouts d'idées, notes éparses, vidés dans la corbeille après [cmd X] et soi-disant définitivement supprimés... ils continueraient à exister quelque part ou ailleurs. Voisins d'écrits notables. Ainsi, ces paroles gelées que nous devons à Rabelais Icy est le confin de la mer glaciale... Le Quart Livre et qu'a reconnues Barbare de même que la citation de Kafka : Le livre doit être la hache pour briser la glace de la mer intérieure.

Temps d'inachever la narration pour de bon, temps d'inaboutir – il n'y a pas de bout j'en ai peur – juste de la glaise avec laquelle je jouais pour faire des petits bonhommes et des petites bonnes femmes auxquels je donnais des noms et des aventures. Temps de reprendre la route sur le désert de l'écran...

[à ne pas suivre]

[1] **Hang** : instrument de musique à percussion inventé en Suisse au XXe siècle avant la Grande Catastrophe. *Hang* signifie « main » en dialecte bernois.

Rouler (sans dynamo)

Rouler à vélo dans la nuit sans lumière. À toute vitesse et l'esprit libre. Tu ne penses à rien. Toute la concentration dans tes jambes, tu te laisses envahir par des sentiments enfantins : la joie de te sentir vivante, la peur irrationnelle du noir aussi par endroits. Tu as le sentiment que tu pourrais pédaler ainsi pendant des heures. Tu as retrouvé tes quinze ans en même temps que la fraîcheur sur tes bras nus jusqu'à en avoir presque froid. Tu respires à pleins poumons tout ce qui ne demande qu'à s'exhaler des végétaux à la fin de cette chaude journée de juin ; ce qui était enfoui au plus profond et au plus près de la terre se libère maintenant avec la nuit, *sève suc and suave*.

Les parfums des chèvrefeuilles, des jasmins, des roses et des tubéreuses – tu ne sais pas à quoi ressemble cette fleur, mais elle a forcément une odeur capiteuse – se fondent et s'interpénètrent. Non ce n'est tout à fait pas ça. Avec la vitesse de la bicyclette, c'est un subtil mélange qui se crée, un bouquet d'essences florales qui varie le long du parcours, âpre et piquant, ou plus capiteux. Tu ne cherches pas longtemps à discerner ou à nommer tout ce qui entre par les narines. De même que pour tout ce qui entre par les oreilles : coassements des cigales, bourdonnements des grenouilles, chants du cygne des insectes, stridulations des oiseaux. Tout cela forme une sorte de magma vivant dans lequel l'homme – ou la femme – ne fait que passer à vélo.

On est prié cette nuit de ne pas déranger l'ordre immuable mais fragile des choses. Soudain il fait noir. Vraiment noir. Le délicieux frisson de la peur vire à l'angoisse quand la route n'est plus éclairée par les réverbères, quand c'est la vraie nuit – pas celle des villes – et

l'ombre inquiétante des arbres qui frémissent. L'imagination s'emballa. Tu ne savais pas que la dynamo ne fonctionnait plus. Tu te dis que c'est dangereux de rouler comme cela – pourtant après la répétition, on a proposé de te ramener en voiture, mais non, toi tu fanfaronnes et n'en fais qu'à ta tête.

Maintenant tu te dis qu'une voiture pourrait très bien débouler en plein milieu de cette route étroite et t'envoyer sentir l'odeur du sang et de la terre. Surtout dans ce virage serré. Si tu passes le petit pont sans encombre, rien n'arrivera. Encore nuit noire pendant quelques centaines de mètres et tu arriveras chez toi. Mais ce sont plutôt des kilomètres... Tu as perdu le sens des distances à force de circuler en voiture. Tiens, en voilà une derrière toi justement, serre bien à droite. Le véhicule t'a dépassée mais ralentit. Tu es maintenant terrorisée. C'est un bel endroit pour se faire violer. Le petit chemin entre la route et le champ est justement bordé d'une rangée d'arbres et cette 205 pourrait s'y engouffrer sans problème. Mais quelle idée de se mettre en jupe courte, ma pauvre fille, à ton âge!

La voiture fait marche arrière. Tu notes mentalement le numéro d'immatriculation au cas où tu t'en sortirais... Elle roule à ton niveau au ralenti, une vitre se baisse (toujours au ralenti comme dans les mauvais films d'horreur et toi tu es justement l'actrice qui n'a qu'un tout petit rôle, celui des premières minutes, avant de se faire tuer) : « Ce n'est pas prudent de rouler sans lumière la nuit, Mademoiselle... euh, pardon Madame. » La voiture repart sur les chapeaux de roue.

Le silence et la nuit. La lumière des phares t'a peut-être sauvé la vie mais t'a gâché la balade. Tu n'as plus peur. Juste très froid. Tu aperçois les réverbères de ton lotissement. Tu demanderas à Michel comment on déclenche la dynamo. Lorsque tu étais adolescente, c'était simple, il suffisait de la tirer vers l'extérieur de la roue. Tu te

souviens que *dynamo* vient du grec *dunamis* "force". La prochaine fois tu ne rouleras plus sans dynamo.

Mordre la langue

Appelez-moi Mo. Mo pour Moshe, Mohamed ou Môrice. Peu importe. Peu me chaut, comme dit madame Vérin. Madame Vérin nous a demandé d'écrire les douze verbes français les plus importants de la langue française. Ça fait deux années que je viens ici. Avant : c'était Camille qui donnait les cours : maintenant : c'est dommage. Madame Vérin est gentille mais Camille a de plus belles jambes. Cette année, je suis dans le cours perfectionnement. J'ai progressé avec les vocables de la bouche. Mais la main qui écrit a des lacunes. Madame Vérin veut que nous écrivions davantage. Nous continuons la conversation seulement après l'écriture. C'est comme ça – ça c'est petit *cela*. Madame Vérin dit toujours C'est comme ça. Elle siffle un peu les consonnes sifflantes.

J'ai retrouvé Jelina et Ange. Eux aussi ont des mains à lacunes. En tout, nous sommes douze. Je tire la langue. J'écris très vite les quatre premiers : *être, avoir, aimer, vivre*, mais maintenant je cherche. Je vois les autres ronger leur crayon, ou regarder par la vitre, ou encore Amédée qui baille. Madame Vérin nous a donné dix minutes, pas plus, pourquoi ? C'est comme ça. Sifflement. Elle a ajouté Pour ne pas réfléchir.

C'est dur : j'hésite. Certains me plaisent aux oreilles mais d'autres sont plus utiles. Je tourne les mots dans ma tête et je les essaie sur ma langue. *Tourniller* existe-t-il ? *Réviloter* ? L'an passé j'ai appris un verbe qui ne vit plus que dans un poème : *déclare*. Je le préfère à *ouvrir*. Comme Ronsard avec sa rime à la rose. Aussi, il faut faire attention car il y a des pièges ; par exemple, *débattre* ne signifie pas « ne plus se battre », bien au contraire. Mais vite, je dois finir ma liste,

Madame Vérin a déjà demandé deux fois si nous avions terminé. Après on devra les lire un par un et les conjuguer au présent de l'indicatif. Je marque vite : *croire, vouloir, pouvoir, cheminer, tourniller, espérer*, non je le raye et je mets à la place *faire*.

Nous avons lu nos listes. Madame Vérin a souri à *tourniller* et a dit qu'il n'existe pas. Elle a proposé tourner et parler des chevaliers du moyen âge. Elle a dit qu'Amédée ne s'était pas fatigué : il n'a mis que des verbes du premier groupe. Le français est une langue qui fait des groupes, des sous-groupes, des sous-sous-groupes avec tous les mots. Maintenant : nous faisons le deuxième exercice. Nous devons écrire un texte avec l'un des verbes de notre choix. Jelina a demandé : Chaque phrase doit avoir le verbe, genre ? (Jelina termine toutes ses phrases par genre, elle croit qu'elle parle mieux français que nous autres) mais Madame Vérin a dit que non, que c'était un point de départ et qu'après on faisait ce qu'on voulait. Je commence par *être* et *avoir* parce que c'est les deux premiers que j'ai appris à conjuguer. J'ai remarqué : souvent : pour se définir les Français construisent leurs phrases avec *être* et *avoir*. Je suis de même. Je veux *être* Français et *avoir* les papiers.

J'ai un âge : dix-sept ans— et plus de famille depuis que mon pays ne m'aime plus. La guerre m'a tout pris, à commencer par M'ma et P'pa et mes amis. Aussi : un avenir là-bas. Maintenant : c'est ici. J'apprends le français de mon mieux. Madame Vérin dit que ces deux verbes sont des auxiliaires et servent à conjuguer les temps composés du passé. J'ai cherché *auxiliaire* dans le dictionnaire : c'est un secours ou une personne qui aide en apportant son concours ; en grammaire, monsieur Robert dit que ce sont des *auxiliaires purs* mais il y a aussi : des *semi-auxiliaires* comme *venir, aller, devoir, laisser, faire, laisser*.

Moi je suis aussi une sorte d'auxiliaire pour l'entreprise de nettoyage

qui m'emploie. Je lave des vitres transparentes : ça me laisse de temps de regarder à l'intérieur. Les Français sont très compliqués avec leur passé. Il y en a de plusieurs sortes : passé composé, imparfait, passé simple, passé antérieur... Je n'ai pas encore compris toutes les nuances mais il est bien possible qu'ils aient même un passé honteux, un passé à perpétuité, un passé d'exception. Je connais pour l'instant l'imparfait pour les actions que je faisais répétitivement ou habituellement auparavant.

Madame Vérin passe derrière moi pour regarder ce que j'écris ; elle sourcille quand je succède les adverbes. Elle me gronde gentiment pour ma ponctuation. C'est vrai que j'aime les deux points pour expliquer. Elle me dit de continuer. Je commence à bloquer avec *être* et *avoir*.

Je conjugue à très peu près le passé composé : c'est les actions accomplies du passé, qui ne reviendront plus. Madame Vérin dit que le passé simple, c'est trop compliqué pour nous pour l'instant ; que c'est un passé que les livres parlent. Moi j'aime lire mais je préfère la musique. *Aimer* est dans mes douze verbes. Mais je finis *être* et *avoir*. J'ai pas encore la main pour parler la langue mais j'ai le cœur de le faire. Écrire est différent de parler parce que ça parle de quelque chose qu'on ne savait pas vouloir dire. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre, dit souvent Madame Vérin. Moi non plus. Pour parler, il me faut penser un peu avant, alors que pour écrire ça pense après.

Je note les expressions et les mots qui nous aiment sur un petit carnet – j'en ai un certain nombre avec *être* et *avoir*. Une des premières que j'ai notées, au début, quand je cherchais les mots, est *avoir un mot sur le bout de la langue*. Je tirais la langue, la papillonnais, la désignant de mon index. Mais les gens, ne comprenant pas que je cherchais un vocable, avaient peur de moi. Camille m'a dit que ça faisait obscène et qu'il fallait me débarrasser de cette habitude. C'est à ce moment-là que j'ai commencé le carnet.

Le carnet de Mo (extraits)

Maintenant, je conjugue les verbes auxiliaires qui aident : je tente des conjugaisons de mots pour faire poèmes. J'intitule :

Etre avoir été qui sera

Je suis rien, je n'ai miette
Tu es plus que rien, jamais tu n'as goutte
On est moins que rien, on n'a guère que sa langue dans sa bouche.
Nous sommes des êtres humains, nous avons de l'humanité
Vous êtes comme je suis, vous avez langue en bouche.
Elles sont belles, elles n'ont pas un regard pour Mo (sauf Camille).

Avoir la langue bien pendue

C'est être bavard et non baveux
La bave aux lèvres signe de rage
Bravo à ceux qui les bravent
Etre bien disant et mal parlant
Vaut mieux que beau parleur et mal disant
Enfin je crois

Avoir la langue bien pendue
Se dit de ceux qui disent beaucoup

De ceux qui ont la langue agile
Langue souple et docile
De ceux qui dansent les mots
Comme ceux qui battent les mots
Enfin je crois

Pendre la langue pour qu'elle sèche au soleil
Mauvais ça, idem l'avoir dans sa poche
Une langue en bouche doit garder l'eau
Pour savourer les saveurs savoureuses
La note était salée
J'ai une dent contre ceux qui ont langue de vipère
Enfin je crois

J'ai trois langues vivantes, une moribonde et une pas mieux. Avoir un baiser avec la langue avec *une* qui serait comme Camille.

Hier, après le travail, j'ai vu Camille à la terrasse d'un café. Il était dix heures du matin et elle prenait un petit déjeuner avec des croissants et un gros livre. Quand je l'ai saluée, elle m'a regardé comme un triste fantôme. Je ne voulais pas la déranger : elle m'a souri a proposé de m'asseoir à sa table. J'ai Mordre la langue pour ne pas trop jubiler. Elle a expliqué : « Ne fais pas attention, Mo, je viens de terminer un roman magnifique. On ne devrait pas terminer les bons livres de si bon matin, n'est-ce pas ?

– Je ne sais pas. Il faut bien les terminer à un moment ou à un autre,
non ?

- Oui, mais le soir, c’est mieux. On peut rester un peu dessus, en rêver la nuit. C’est comme mourir avec le commencement d’une journée, c’est désolant. Mais je suis morbide, je t’embête avec tout ça. Alors comment se passent les cours de français ?
- Bien, enfin je crois. Un peu déçu que ce ne soit plus toi cette année.
- Tu sais je passe le master cette année et je prépare un concours pour enseigner ; je n’ai plus le temps pour autre chose.
- C’est dommage.
- Madame Vérin est très bien, tu verras. Je l’ai eue comme professeur à la fac. Tu vas progresser très vite.
- Oh oui, j’en suis sûr. Elle nous fait écrire plus que parler. Dis, quels sont les douze verbes les plus importants pour toi? » Camille a éclaté d’un rire bleu turquoise (est-ce la bonne couleur ? il y a plusieurs couleurs de rires; le sien était plein de poissons colorés) : « Ça ne m’étonne pas de madame Vérin... Laisse-moi réfléchir Mo... Je dirais *être, aimer, lire écrire, vivre, vermillonner...* » Une nuit tropicale pleine de crapauds et de grillons l’a interrompue. « Excuse-moi. » Elle a parlé dans son téléphone portable. La conversation n’a pas duré longtemps. J’ai jeté un œil sur ses jambes couleur du miel des vacances, puis j’ai ramassé mon œil pour le poser sur le gros livre, *Le Maître des Illusions*. Camille s’est levée.
- Désolée, Mo, il faut que j’y aille. Donne-moi ton numéro de

téléphone, je t'appellerai si tu veux...

– Euh, je n'ai pas de téléphone, mais je peux te donner une adresse mail, si tu veux bien m'envoyer ta liste quand tu auras réfléchi, enfin si tu as le temps.

– Promis, Mo, tiens écris-la sur la première page du livre. » m'a-t-elle dit en me tendant un stylo. Mordre la langue, écrire le plus vite possible, deux bisces sur les joues et elle déjà partie sur ses longues jambes emmiellées. J'ai bu un café et j'ai noté les verbes qui me venaient pour le cours suivant. *Vermillonner, vermillonner...*

Madame Vérin s'est fâchée après nous. Elle dit qu'il faut apprendre le subjonctif par cœur. Parce que les français ont plein de présents : présent de l'indicatif, du subjonctif, du conditionnel et de l'impératif. Celui-ci est assez facile car c'est celui que l'on entend le plus. *Attendez ici, montrez vos papiers, remplissez ce formulaire, soyez à l'heure, laissez les lieux dans l'état où vous les avez trouvés, répétez à haute voix, lisez, écrivez* et cætera. Marraine, n'est pas impérative, elle ; elle est seulement questionneuse : est-ce que tu penses que c'est possible Mo ? Je dis « oui, enfin je crois » ou « je ne comprends pas ». C'est grâce à ma marraine et à *la sauce* que je suis ici. Ici, ils disent *la sauce* pour l'association, ça me fait rire. *La sauce pas de chance* que je dis moi !

Marraine, son mari et son fils m'ont accueilli chez eux en attendant que ma situation se régularise. Je ne veux pas abuser de leur hospitalité. Ils m'aiment bien, enfin je crois, mais ils n'ont pas beaucoup de place. Marraine n'a jamais de temps et pourtant en

partage beaucoup avec moi. Les Français sont drôles avec le temps. Ils disent *le temps c'est de l'argent*. Ou *avec le temps tout passe*. Quand ils s'ennuient, ils conjuguent *Passer le temps* avec *ça*. Ça passe le temps. Je tue le temps. Moi, c'est le temps qui passe par moi. Ils le laissent fuir et le regrettent ensuite. Ils le gaspillent et veulent toujours en gagner plus. Ils le comptent sans arrêt. Ils ne voient pas que le temps de la nuit dure plus que celui du jour. Moi, le temps de la nuit, je l'étoile et le déplie bien bleu. Parfois je sors pour avoir froid aux yeux. Ça me délire et me délivre des images à l'étouffe.

Marraine me dit qu'avec moi elle ne voit pas le temps passer. Quand nous discutons le soir, elle regarde la pendule à son poignet et ça la panique, elle dit Il faut que je dorme. Je ne récupère pas aussi vite et bien que toi, Mo. Elle va se coucher et me souhaite de beaux rêves. Je suis de même.

Je ne lui dis pas mais c'est surtout le jour que je rêve. Pendant le travail. C'est pour ça que j'aime bien laver des vitres. Marraine voudrait que je fasse autre chose, elle dit que je vaudrais mieux que ça. Elle est bibliothécaire parce qu'elle aime les livres. Mais elle n'a plus le temps de lire. Elle dit que c'est un *paradoxe* Elle gère les tâches administratives, les commandes, les conflits des gens qui travaillent avec elle. Le soir, quand elle rentre, elle doit encore aider Jules–fils pour ses devoirs, discuter un peu avec Marcel–mari et elle est trop fatiguée pour lire plus d'une ou deux pages. Si elle veut être en forme le lendemain, elle doit dormir. Pour moi, c'est ça le *paradoxe*, c'est de vouloir être en forme pour un travail qui ne la satisfait pas vraiment et de ne plus l'être pour les choses essentielles.

Peu m'importe d'être difforme –est-ce que ça se dit ?– pour le travail mais la forme et la couleur, comme disent les Français, c'est une question de goût. En fait : je ne sais pas ma forme ni ma couleur mais je sais la couleur et la forme de ma nuit, et aussi : que le temps ne se

mesure pas. Je signifie : il y des choses essentielles, qui doivent être faites parce qu'elles sont utiles ou vitales. Aimer et nourrir ses enfants, sa famille, son village, avec la nourriture de la terre (fruits, légumes, eau, animaux) et la nourriture du ciel (mythes, légendes contes) et nous prenons le temps qui nous prend.

Marraine, avant, quand elle était moins *qualifiée* (pas comme l'adjectif) racontait des histoires aux enfants de la bibliothèque. Mais elle n'a plus le *temps* pour le faire. Elle m'a expliqué que son poste exigeait qu'elle consacre son temps à d'autres tâches plus urgentes, que c'est pour cela qu'on la paie. Plus elle gagne de l'argent, moins elle fait ce qu'elle veut et plus elle perd son temps. Donc : le temps n'égale pas l'argent, enfin je crois.

Marraine m'a fait visiter la bibliothèque : qu'est-ce que je souhaitais lire ? Je suis impressionné par tous ces peuples de livres. Ils ont leur géographie et leurs mythes. Les anciens – aussi vénérés et préservés que nos morts – ont une salle pour eux tout seuls, les archives. Il faut une autorisation particulière pour y pénétrer. Il y a aussi un lieu qui s'appelle *l'enfer* où résident les livres indésirables, ceux qui ne sont plus lus ou interdits de séjour parce que trop dangereux ou à ne pas mettre sous tous les yeux. Parmi ces livres *terroristes* – est-ce que ce n'est pas *terrorisants* plutôt ? – il y a le journal d'Hitler, juste à côté de *Tous à poil*, un livre pour enfants qui fait peur à des gens *manichéens* ou *manipulés*, je ne sais plus, en tout cas des *maniaques*. Il faut que je demande à Marraine. Quand je suis arrivé ici la première fois, je ne savais pas lequel choisir. Marraine, lorsqu'elle m'écrivait *via* la sauce, m'envoyait des livres. Un par un, avec des images, des livres d'enfants, je les mangeais goulûment.

Maintenant, c'est plus difficile. Camille nous faisait apprendre par cœur des poèmes – j'aime cette expression *apprendre par cœur* : ça signifie apprendre par la bouche, par la voix – ça nous met les mots au

centre de nous-mêmes. C'est différent des récits que me contait M'ma. Elle pouvait raconter la même histoire avec des mots différents et justes à chaque fois. Quand on a appris « Le Petit-Déjeuner » de Prévert (pour le passé composé) ou « Green » de Verlaine ou « Mai » d'Apollinaire, c'est toujours les mêmes mots mais à chaque fois, ils disent quelque chose de différent. Ce que je crois. Avant, je ne les comprenais pas trop. J'aimais les sons et les images. Maintenant qu'ils sont au cœur de moi-même, ces poèmes grandissent encore et me font grandir. Marraine m'a montré le rayon « poésie », particulièrement : des poètes de mon pays qui écrivent en français de l'exil. Elle voulait me faire plaisir mais je ne veux pas les lire. Je veux lire ce qu'ils ont lu, eux, quand ils n'avaient pas encore fait de livres. Marraine m'a timidement proposé les classiques, ceux qu'apprennent les lycéens, mais par où commencer ?

– Je ne sais pas Marraine. Par lequel as-tu commencé, toi ?

– Je ne sais plus. Je me rappelle le premier qui m'a bouleversée. Ce n'était pas un livre qu'on étudiait à l'école. C'était mon professeur de piano, Madame Leleu qui me l'avait mis entre les mains : le *Journal* d'Anne Frank. Pour la première fois, je pris conscience de la vérité contenue dans les livres. Cette adolescente si semblable et si différente de moi, au destin si cruel, c'aurait pu être moi et ce n'était pas moi. Pourquoi avais-je eu la chance de naître après, dans un autre contexte ? Qui distribuait les cartes ? Est-ce qu'un Dieu pouvait permettre ça ? À l'époque, il y avait un feuilleton à la télé...

– C'est quoi *feuilleton*, une petite feuille ?

– Non, enfin, oui au début quand des écrivains comme Dumas publiaient leurs histoires dans les journaux, un feuillet chaque jour... et la télévision a repris le principe pour fidéliser une audience, bref, cette série s'appelait « Noëlle aux quatre vents » ; l'histoire d'une jeune fille qui découvrait que ses parents l'avaient adoptée. Je me suis mis dans la tête que j'étais juive et que mes parents n'étaient pas mes vrais parents. Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça. Ce n'est pas ça qui t'aidera à trouver ton livre. Le mieux c'est que tu te promènes

et que tu feuillettes les livres. Il faut faire confiance au hasard. C'est le livre qui te trouvera.

– Le livre qui me trouvera me cherche-t-il ?

– Je le crois, Mo, derrière les livres il y a des hommes qui cherchent à en rencontrer d'autres. Je ne sais toujours pas qui distribue les cartes, je ne sais plus jouer du piano, mais j'ai commencé à apprendre le doute à ce moment-là, à la lecture de ce livre. Il y en a eu bien d'autres après, et parmi eux quelques-uns qui ont été vraiment importants pour moi, mais celui-là a signé la fin de la comtesse de Ségur. J'ai du travail, je te récupère ici à dix-huit heures. »

Je me suis donc promené dans ce grand paquebot de bibliothèque, parmi les rayonnages qui rayonnent tant de nuits. Parfois c'était l'illustration de la couverture qui m'attirait, parfois les titres : *Le Cri de l'araignée*, *Théorie des nuages*, *Fatras*, Genre... Je les ouvrais, les humais, lisais quelques mots ou une page au hasard, mais aucun ne m'a appelé. Camille m'a prêté quelques livres et marraine m'en a fait lire aussi, mais j'attendais autre chose. Je regardais les gens, ils savaient où ils allaient, retiraient l'ouvrage noté sur un bout de papier, ou parcourir du regard les étagères consacrées à une lettre de *l'alpha-beta*.

Le carnet de Mo (extraits)

Fais ce que tu fais. Ou ne fais rien, mais vraiment rien. C'est ce que me disait toujours M'ma. J'aime ne rien faire. Les Français ont un mot pour ça qu'ils ont pris aux Italiens : *farniente*. Mais ils n'en ont pas tellement l'usage. Toujours en action même quand ils dorment. Ils ont beaucoup de mal à ne rien faire. Sauf l'été. La vie ralentit.

Les voisins des trois côtés du jardin de Marraine, font toujours

quelque chose. Et du bruit aussi. Des bruits électriques. Qui vrillent les tympans. Ponceuse, perceuse, raboteuse et scieuse ne sont pas paresseuses chez le voisin du sud. Ah ça non ! En ce moment, le voisin au nord, fait une piscine. À l'ouest, les voisins refont la toiture. Chacun écoute une musique différente, très fort. Et même avec deux oreilles, ça vrille, ponce et rabote beaucoup trop mon silence.

Il n'y a que le vent qui fait taire tout ce beau monde. J'aime la voix du vent parce que c'est du presque silence. En ce moment, j'ai l'air de ne rien faire, mais je scrute les bruits du jardin. La palissade qui craque fait penser aux bateaux sur la mer. Le tourterellement des roucoules (deux sons brefs, un long) rivalise avec le cri rauque des corneilles (trois sons longs). Et puis il y a *le ciel par dessus les toits* qui me regarde de ses grands yeux gris. Il a plu hier – pas assez a dit Marcel – il a sali son azur. Il y a encore des bouts de coton sur la peau. C'est la sécheresse en ce moment ici dans le sud, mais à côté d'où je viens, j'ai dit... C'est du pipi de chat, cette pluie, a dit Marcel. Je lui ai dit que l'odeur en était quand même plus agréable et on a bien gondolé.

J'aime jouer avec le chat de Marraine. C'est un gros chat, qui passe son temps à dormir, manger et se faire caresser. Elle, Fanny, une chatte en fait, s'allonge souvent en face de moi quand je m'installe dans le bain de soleil (ainsi le vocable de la chaise longue) à l'ombre du sycomore ; nous jouons à « Qui dort perd ». Nous plissons les paupières jusqu'à ne laisser qu'une fente horizontale pour surveiller l'autre. Tout le jeu consiste à faire croire à l'autre qu'on est sur le point de s'endormir. D'un seul coup, j'ouvre grand les yeux et fixe le chat qui me fait comprendre de ses yeux verts dorés qu'elle non plus ne dort pas encore. Cependant, c'est souvent elle qui se laisse gagner par le sommeil. Ou qui me laisse gagner.

Donc je ne dors pas. Je note sur le carnet les expressions nouvelles. Ou les proverbes. Quand M'ma disait : *Qui dordine* je croyais qu'elle

ne finissait pas sa phrase parce qu'elle était trop fatiguée. Après, elle allait se coucher. *Dordiner* était un verbe à part entière pour moi et j'attendais ce qui allait se passer après. J'imaginai : Qui dordine, rêve. Ou bien qui dordine, ne mendie pas. Qui dordine, est un sage. Mes pensées de jour ne m'étoilent pas comme celles de la nuit. Elles me plient en quatre. Je note.

Faire la cuisine – cuisiner ses rêves à la sauce débrouille. Faire la vaisselle – laver à grande eau et à bulles l'assiette de trop de rien. Faire envie – ne pas envier. Faire une promenade – promener son temps. Faire l'amour, la guerre ou la grimace – ne pas choisir. Faire son lit comme on se couche. Faire sa vie. Ne rien faire. Faire ce qu'on a à faire et le faire bien. Faire un somme – la somme de toutes les pertes. Faire une sieste avec Fanny. Ne savoir rien faire de ses dix doigts. Et alors ? On peut faire plein de choses avec le reste... Je m'endordine : je rêve.

Appelez-moi Mo, je vous l'ai déjà dit. Vous ne m'aviez pas reconnu? J'ai bien grandi en lignes et en images. Loin le temps où une bibliothèque était pour moi un paquebot. Je ne suis plus laveur de vitres; je vis maintenant dans un château. Enfin, dans la maison du jardinier. Je suis son aide et j'apprends de lui. Je complète les connaissances avec celles des écrans. Ainsi, il me faut lire notice importante pour mon labeur.

Selon le type de végétal à couper

La cisaille à lame droite s'utilise pour la coupe de l'herbe, des jeunes pousses et des haies à bois tendres. Certains modèles sont crantés, permettant ainsi de couper les branches un peu plus épaisses.

J'aime jardiner. C'est un *faire* de patience et d'humilité. C'est bon pour mon autre *faire* de poète. Le plus dur, c'est d'arracher les mauvaises herbes, les malaimées les mauvaises graines. Je rêve de composer un jardin endiablé. J'aide la terre et j'apprends d'elle. Je la touche et la nourris. Elle de même. Parfois le jardinier coupe l'herbe sous le pied du poète.

La cisaille à lame ondulée est destinée à la coupe des rameaux les plus durs. Elle est utilisée pour tailler les haies irrégulières ou à bois durs. L'ondulation des lames évite que des rameaux ne glissent.

La nuit
cisèle ou cisaille,
mots joyaux ou mots ciseaux
ouvre les chairs, fait jaillir le sang,
ouvre les mers, fait surgir le vent
Sanglots mort-nés

Utilisez de l'alcool à brûler pour désinfecter les lames entre chaque taille. Vous éviterez ainsi de propager des maladies et des parasites. □

Certains disent que je suis un parasite de la société. Je prends le travail d'un *né ici* sur cette terre qui me/le nourrit bien. Avant de couper les membres de ma famille avec des lames qu'on n'avait pas pris le temps de désinfecter, avant de m'amputer de ma famille, ils disaient ça aussi, les *nés là-bas*, que nous prenions les fruits de la terre qui leur appartenait. Jamais du bon côté, je vis où je me suis posé.

Pour garder une bonne coupe, nettoyez bien les lames et affûtez les si nécessaire. La sève qui sèche risque d'émousser le fil de coupe. □

À l'atelier d'écriture du mardi soir, Camille dit que je dois enlever tout ce qui dépasse, tout ce qui n'est pas utile. Elle est sans pitié pour les "et", "là", les "que", pour les adjectifs et les adverbes, ça dépend. Elle dit que j'ai le verbe – la sève de la phrase – nul besoin d'en rajouter, Mo. Pas le risque de sécher. Verdoie Mo, verdoie. Et Camille de réciter le poème de Louise Labé, Je vis, je meurs... qu'elle fait sonner comme personne.

Si vous devez tailler longtemps, portez des gants : vous éviterez les ampoules et économiserez vos forces. □

On m'a donné des gants. Je cisaille la haie de buis du labyrinthe. C'est un lieu curieux: on peut s'y égarer ou y trouver le monstre. Ici, pas de Minotaure. Je ne me perds pas grâce au fil de mes lames. Sachant où je suis passé, je ne repasse pas. J'économise mes forces. Je cisèle des mots verts destinés à Camille. Elle n'est pas Cassandre et Ronsard je ne suis pas, mais j'aimerais créer un labyrinthe qui conduirait à une rose déclosée juste pour elle. J'ai mes outils. J'y travaille

Dès que votre outil de taille marque des signes de faiblesse, n'hésitez pas à le changer.

L'œil

Le voyage s'achève. Dans douze heures l'avion se posera à Paris.

Je feuillette le petit carnet de voyage acheté avant de partir. Peu de choses inscrites : le nom de quelques lieux incontournables, des photos découpées dans des prospectus, des boîtes d'allumettes et tickets de musées collés, quelques dessins maladroits et cette première page avant de partir, avec les raisons de ne pas partir.

Malgré mes peurs de l'avion, du nucléaire, des séismes et de me retrouver enterrée vivante (cette image obsédante en plein jour – d'un monticule dans lequel je suis enfoncée à mi-corps, mais à l'envers de Winnie d'*Oh les beaux jours*, la tête enfouie et les jambes s'agitant en l'air) et les scrupules à voyager en pleine crise, j'ai fini tout de même par partir... balayés les scrupules ainsi que les peurs, avec un balai aux poils durs nommé *sentiment d'urgence*.

Jamais en effet, je n'ai eu la sensation aussi aigüe que mon temps était compté. Rien de grave, juste un éparpillement des mes projets, de mon énergie et de mes cellules. Ayant dépassé l'âge du milieu, je me suis décidée à cocher un item de la fameuse liste – celles à faire avant de mourir – jamais écrites par superstition – qui se modifie au fil des ans mais ne se réduit pas.

Au moins pourrai-je biffer *faire quelques pas sur le continent asiatique*, même si Tokyo, n'en est que l'ongle du petit orteil. Une petite semaine. J'ai essayé de voyager léger (un seul petit guide touristique, aucun texte d'auteur japonais, juste mon vieux Shakespeare...). Sans Israël Kangoon, j'aurais pu revenir déçue. Il a presque effacé tout ce que j'ai vu et ressenti avant sa rencontre.

D'emblée, j'ai aimé cette ville ! La verticale autant que l'horizontale – quand on croise les fils, ça donne un très beau tissu pour un costume de *kabuki* ... Quant aux photos – prétexte officiel de ce voyage – elles forment un diaporama mental plus que numérique. La carte mémoire contient très peu d'images. J'ai gratté le ciel en haut de la mairie–cathédrale de Tokyo mais le *kami* n'a pas eu l'air d'apprécier et moi qui ne prie jamais, j'ai dû supplier Amaterasu, la déesse du soleil de calmer son frère le temps de prendre une ou deux photos. Les photos de chats, prises au cimetière de Yanaka dans lequel je cherchais la tombe de Natsume Sôseki me touchent particulièrement ; l'image de *Plus–qu'une–oreille* me rappelle la rencontre d'Israël Kangoon. Je vois bien que je ne parviendrai pas à parler de ce voyage tant que je n'aurai pas évoqué cet homme aussi improbable que son nom.

Israël Kangoon est un homme sans image et je ne peux même pas prouver son existence. Pourtant je n'ai pas rêvé. C'était hier ou avant–hier, en fin d'après–midi. Je déambulais dans les allées de ce cimetière, essayant de repérer la tombe de l'auteur de *Je suis un chat*. Parmi les chats errants émanations de Sôseki, ce drôle de chat qui avait dû « se rincer la bouche avec une pierre et faire de la rivière son oreiller » attira mon attention. Il n'avait plus qu'une seule oreille. Me fixant un long moment d'un œil mauvais, il semblait sur le point de déguerpir... J'ai appelé Baudelaire à mon secours « ... retiens les griffes de tes pattes » – il s'est approché. Je me baissais pour le caresser lorsqu'une voix grave s'est élevée dans mon dos : « Si j'étais vous, je m'abstiendrais ». *Plus–qu'une–oreille* a disparu aussitôt. Surprise de ne pas être en colère pour avoir raté une photo, je me suis retournée. L'homme qui me faisait face portait un chapeau incliné de telle sorte que je ne pouvais distinguer une grande partie de son visage. D'ailleurs, maintenant encore, je suis incapable de dire s'il était japonais ou européen. Le plus surprenant – et le plus séduisant – chez lui, c'était sa voix, une voix grave au timbre profond et nocturne, qui lui conférait un charme troublant. Il parlait un très bon français

avec un léger accent, indéfinissable.

– Comment savez-vous que je suis française ?

– N’était-ce pas un vers de Baudelaire que vous récitiez à *Plus-qu’une-oreille* ?

– Oui, je suis bête... mais comment avez-vous pu deviner le surnom donné à ce chat en mon for intérieur ?

– Vous croyez-vous la plus originale des Nommeuses pour appeler *Plus-qu’une-oreille* un chat qui n’a plus qu’une oreille ?

Cette-fois, je me suis mise à rougir comme une pivoine. Désarçonnée, j’ai tourné les talons, de manière un peu théâtrale. Il m’a rattrapée par le bras et s’est incliné légèrement, en me priant de lui pardonner son impolitesse et son arrogance. Endossant le rôle de l’offensée, j’ai accepté ses excuses et le thé.

(ridicule ! – on dirait le mauvais scénario d’une comédie romantique réussie – mais je veux retranscrire le plus précisément possible le déroulé des événements).

Je n’ai pas osé le faire répéter quand il m’a dit qu’il s’appelait Israël Kangoon. Nous avons pris le thé non loin du cimetière de Yakata, en discutant de tout (lui) et de rien (moi). J’avais l’impression qu’il savait déjà tout ce que j’aurais pu lui apprendre : mon métier de photographe, mon manque d’inspiration – *passager*, il a dit, *après ce voyage vous retrouverez votre œil*, je vous le promets– et des choses plus intimes aussi, du genre qu’on ne peut confier qu’à un inconnu

qu'on sait ne jamais revoir. De lui, en revanche, je n'ai rien appris de personnel, mais sur Tokyo et le Japon, c'était une mine inépuisable dans laquelle je puisais abondamment. Quand je lui ai dit ma déception de n'avoir pas pu assister à une représentation de kabuki – le *Kabuki-za* étant en travaux pour rénovation – il m'a donné rendez-vous le lendemain (donc cette rencontre se situe bien avant-hier) à la station de Higashi-Ginza, qu'il a soulignée sur le plan de mon carnet.

Je m'interromps quelques instants, feuilletant de nouveau les pages du carnet pour voir si je n'ai pas rêvé : page 12, il y a bien un cercle de sa main autour de Kabukiza souligné d'un double-trait et la station Higashi-ginza soulignée. Je continue à tourner les pages, pour retrouver la silhouette d'Israël Kangoon qu'il me semble avoir croquée à l'aquarelle, de dos sous un *torii* : le dessin est maladroit mais il me semble bien le voir sourire – même vu de dos – avec ce salut qu'il m'adresse malicieusement de la main droite...

Allez, il me faut achever ce récit avant que je n'oublie tout. Après seulement, je pourrai dormir. J'ai bu deux Cognac avant de monter dans l'avion pour conjurer ma peur mais le sommeil me rend grise. Comme convenu, le lendemain/hier, je me trouvais à l'heure dite au point de rendez-vous, à cinq minutes de marche du carrefour de Gizza 4-chome. Il est arrivé aussitôt (comme toujours dans mon dos) et en quelques minutes nous sommes arrivés au Kabuki-za. Je n'ai pas été surprise qu'il ait les clés en sa possession. Nous n'étions pas seuls dans la salle mais les murmures et les voix se sont tués dès qu'ont retenti les premiers accords des *shamisen*. Un spectacle féérique se déroulait sous nos yeux.

Suivant la technique *Onnagata*, l'homme sur scène interprétait le cœur d'une très jeune fille dans la neige. Sous le fard blanc du visage, il me semblait reconnaître un visage familier. Me tournant vers Israël, je n'ai pas été étonnée de ne pas le voir à mes côtés. Il jouait avec une

parfaite grâce l'esprit de la fille héron qui se transforme en jeune mariée à la première scène. À chaque changement de costume sur scène, presque instantané grâce à la diligence des assistants vêtus de noir, les spectateurs applaudissaient de plaisir. Je n'étais pas en reste. La danse continua une heure au moins.

Puis, ont succédé plusieurs spectacles dont je comprenais parfaitement les paroles (malgré mon ignorance de la langue nipponne) et les gestes codés... une histoire de vengeance entre deux frères, Juro et Goro, m'a rappelé certains traits des tragédies de Shakespeare.

Je m'assoupissais en repensant aux combats de coqs et aux prostituées jouxtant le théâtre de Shakespeare, quand apparurent sur scène des acteurs *Onnagata* aux poses suggestives et portant l'effigie de coqs agressifs. Ils s'approchèrent de mon siège, m'invitant à les suivre. Je les suivis comme dans un rêve, sans honte ni timidité. Je savais avec certitude que j'étais la danseuse de l'Izumo Taisha, Ôkuni, créatrice du Kabuki.

Toute la nuit j'ai dansé et joué sur scène. Israël m'a raccompagnée à mon hôtel et c'est au moment de nous quitter qu'il a glissé dans ma main quelque chose de rond enveloppé dans un papier de riz rose. Il m'a recommandé de n'ouvrir le cadeau qu'une fois dans l'avion.

Je ne l'ai pas écouté. Ce matin, j'ai tâtonné avant de trouver l'interrupteur, comme si j'avais fait la fête toute la nuit. D'ailleurs, qu'ai-je fait la nuit dernière pour être dans un état aussi nauséeux ? Quand j'ai vu l'heure, je me suis préparée au départ en toute hâte. C'est alors que je suis tombée sur le cadeau d'Israël. J'ai ouvert le papier pour y glisser un regard; j'ai hurlé en faisant rouler l'œil sous le lit. Car c'était un œil noir véritable et non un œil de verre ! L'œil perdu de la photographe que j'étais avant de partir ?

Je note ça sur ce carnet, déjà incrédule. Je n'y crois plus. Vague souvenir d'avoir surmonté mon effroi pour chercher sous le lit, mais en vain. Rien. Le taxi m'attendait. Voilà. Je m'arrête ici. Mais quelque chose me dit que je reviendrai ici.

(une première version de ce texte a été publiée sur le site de Louise Imagine lors d'un échange sur le thème des carnets de voyage, Vases Communicants, mars 2012)

Rendez-vous

Personne. Se pouvait-il qu'il se soit trompé ? Une fois de plus. Elle avait pourtant écrit : Rendez-vous à la cabane vendredi 10 h. Lol. Pas beaucoup de rire en conclusion mais Lola et des myriades d'ennuis. Il arpenta depuis un moment déjà la plage de Beauduc. Pourquoi n'était-elle pas encore arrivée ? Soudain, il eut peur. Il commença à imaginer le pire. Il se força à regarder la mer étale, à respirer avec elle. C'est elle qui lui avait pris cela : une inspiration quand la vague vient lécher le rivage, une expiration plus longue quand elle se retire. Petit à petit, il parvint à évacuer le flux des images anxiogènes. Plus calme, il accueillit les souvenirs qui déferlèrent en nombre.

Il y eut d'abord la traversée des noms : l'enfant de, le frère de, l'élève de, le rêveur, l'avaleur de mots, le poète, le demandeur d'emploi, les contre-emplois, le chômeur de longue durée, le parasite, le marginal... et puis dans cette traversée : une île : elle. Qui l'avait invité, lui, ici précisément, à se saisir de tous ses noms, d'en faire un feu de joie et de partir avec elle. Elle avait été la femme de sa vie, la mère de ses enfants, l'amie désormais de toujours. Encore une fois elle l'avait invité ici, à côté de la cabane de Jo. Il regarda sa montre.

Après la traversée de noms, il y avait eu la traversée des apparences : séduction, insouciance jeunesse, beauté lisse, désir inextinguible, passion et soif d'absolu – couple indissociable se tenant toujours par la main –, *jamais* et *toujours*, et cependant, dans cette traversée, elle avait *toujours* été là, plus ou moins loin, même après tous les orages. Même après le naufrage. Il grimaça. Trop de métaphores marines, pas bon ça, pas bon, se dit-il. Se pourrait-il qu'il ne soit pas encore arrivé au bout de cette traversée des apparences ? Une petite brise le fit frissonner.

Aux rêves de s'élever, à la réalité de retomber. Sur terre. Au ciel de se couvrir, au livre de s'ouvrir. Ou l'inverse. Au livre de se couvrir, au

ciel de s'ouvrir. Il fallait noter ça, ces bouts de phrases presque parfaites qui surnagent au réveil... Après la traversée du rêve, il s'éveilla en sursaut. Tâtonnant pour attraper le carnet et le crayon, il s'aperçut qu'il était déjà tard. Ce jour-là, il avait rendez-vous avec Lola, à la cabane de Jo. Le soupçon d'une inquiétude lointaine le prévint qu'il n'y avait pas une minute à perdre.

Près de la cabane de Jo, un chien reniflait quelque chose, truffe au sol. Ce n'était pas le chien de Lola, mais il vint se frotter contre ses jambes semblant le reconnaître. Il le caressa un moment. En apercevant l'objet au sol, il blêmit. Il s'agissait d'une enveloppe bleu lavande sur laquelle il reconnut l'écriture nerveuse de Lola. La lettre avait dû être arrachée de la porte par le vent. Un feuillet couvert de la même écriture au recto seulement. Il tremblait.

Si ce n'est la mer qui lèche mes mots, ou le vent qui les éparpille, c'est toi qui les lis. C'est bien. Tu es venu. Mon homme de mots et de parole. Encore et toujours. Te souviens-tu ? Beauduc, la cabane. Respire avec les vagues, je ne meurs pas. Pas tout de suite. Je fais confiance une dernière fois au hasard. À toi aussi. Je sais ce que tu penses, je vois la colère qui t'emplit de rouge et tes yeux d'encre noire. Ne m'en veux pas, Bastien, je t'en prie. Je ne fais pas de cinéma. Expire longuement. J'ai la fièvre et je n'en peux plus de ralentir ainsi, il est peut-être temps pour moi de m'arrêter définitivement sur le bas-côté. J'aime la vie mais m'aime-t-elle ? J'ai l'impression de chercher un endroit pour m'entraîner à mourir. Et toi que cherches-tu ? Qui ? Si tu me cherches, tu sauras où me trouver. Je vous donne rendez-vous, à toi et au hasard.

Lol :-)

Pour se calmer, Bastien se mit à marcher à grands pas, chiffonna la lettre en boule, la jeta au loin. Le chien prit la balle au bond et vint la lui rapporter. Lola semblait avoir le hasard de son côté. Il refusait

cependant d'être son jouet. Le jouet de Lola et du hasard. Il défroissa la lettre, la relut, observa la mer encore un moment avant de reprendre le volant. La lettre avait un sens et il essayait de comprendre les règles du jeu. L'enjeu, un désastre à éviter, un suicide ou une fuite : avec Lola tout était possible. Ce qui avait déclenché tout ça, pouvait tout aussi bien être la nouvelle d'un cancer – *je ne meurs pas... pas tout de suite...* – ou la difficulté de vieillir – *n'en peux plus de ralentir ainsi...* – d'une vie trop plan-plan. Extrêmement à fleur de peau, extrême dans ses actions réactions, elle était demeurée fantasque et... puérile. Ou romantique. Question de point de vue. C'est ce qui lui avait plu chez elle. La vie semblait pourtant l'avoir assagi ces dernières années. Ses photographies commençaient à être appréciées, à juste titre. Elle avait un œil et une signature. Chacune de ses images contenait au premier plan son bras gauche tatoué discrètement à l'intérieur du poignet : deux-points, tiret, parenthèse. Son sourire, plus que son rire. L'intérieur de son avant-bras était toujours relié à un élément des scènes qu'elle photographiait. Et cette série avait eu beaucoup de succès. Alors que s'était-il passé ? Pourquoi le mêlait-elle encore à ses jeux morbides ? Où lui avait-elle donné rendez-vous ? Il se concentra sur les mots qu'il avait mémorisés. Bien que Lola soit une femme d'image, la clé était dans les mots. Soudain Bastien fit brusquement demi-tour et prit la direction de Narbonne.

Personne. Se pouvait-il qu'il se soit trompé encore une fois ? Le soleil, les nuages et le vent dansaient une étrange chorégraphie aux yeux des premiers touristes. Il avait arpenté la plage jusqu'au bout de la jetée, détaillant les plus fines des silhouettes féminines. Aucune n'était celle de Lola. Il revint vers les chalets en repensant à Betty peignant les volets en bleu tandis que Zorg couvrait de rose la façade. *37°2 le matin*, le film de leur jeunesse. L'adaptation du roman de Djian... Le premier écrivain qui avait décidé Bastien à écrire lui aussi. Gruissan où le film de Beinex avait été tourné avait été le lieu de leur idylle et de leur première grande dispute. Il se serait bien vu vivre/écrire ici. Pas Lola. Comme Betty, elle avait hurlé que c'était *un*

endroit pour s'entraîner à mourir. Elle voulait vivre et voyager. Lui, il avait dit... les choses qui créent les premières fissures. Il l'avait suivie, avait quelquefois relancé l'idée de vivre ici, se heurtant à un refus catégorique à chaque fois. Il s'assit devant la mer.

« Ne bouge pas ! Ne te retourne pas, tends ton bras gauche en arrière »
Sa voix ! Il prit la main qu'elle lui tendait. Le déclic de l'appareil photo. Ainsi, elle avait repris la même photo. Il se pouvait bien qu'elle lui ait donné rendez-vous juste pour ça ! Une nouvelle série sur les marques du temps. Cela pouvait être ça ou autre chose. Les explications viendraient plus tard. Pour l'instant, tel Orphée, il avait une furieuse envie de se retourner pour la voir. C'est elle qui vint se placer devant lui et se lover dans ses bras. « Merci d'être venu Bastien. C'est culotté ce que je vais te dire... tu as le droit de me rire au nez après tout ce que je t'ai fait endurer mais... je crois que je suis prête maintenant... »

J'avais envie d'y croire. J'y crus. Je ne voulais pas être un nouvel Orphée perdant son Eurydice. Je rendais les armes. *Désormais*, elle aussi. Je me rendais à l'évidence. Elle était mon évidence. Nous étions venus tous les deux au rendez-vous, pour une nouvelle plage de vie.

Voir (le jour rouge)

Encore aveuglée par la colère, Anna sort de la salle de classe, se dirige vers le parking. D'un geste machinal, elle allume l'autoradio. Dehors le ciel est rouge, ainsi que l'herbe, et l'asphalte. Il faut qu'elle se calme. Elle se concentre sur la voix de l'homme. C'est un aveugle qui a subitement recouvré la vue.

Il est précisément 17h15 sur l'horloge qu'une voisine a régulièrement remontée, dépoussiérée... Elle venait me faire le ménage, les vitres aussi... Oui j'y tenais, vous comprenez, pas pour moi, pour mes visiteurs! Les tableaux aussi sur le mur que j'ai fait acheter, et les rideaux jaunes. C'est pas une raison parce que moi, je ne peux plus voir, que les autres en pâtissent... Oh! De la dentelle. Il passe la main devant ses yeux. Il n'en croit pas ses. Il voit la main qui passe devant ses. Ses yeux voient et ce qu'ils voient est beau, forcément. Il voit sa chienne à ses pieds, prend sa tête dans les mains et lui dit les yeux dans les yeux: "Que tu es belle, toi! Oh oui, que tu es belle!" Forcément. Il va vers le balcon, ouvre la fenêtre. "Ce n'est pas possible! Du ciel, des arbres, des gens, des voitures. Tout ça!" Tout ce dont il a été privé pendant plus de dix ans, c'est forcément beau.

Magie de la radio. Anna écoute Émile, le miraculé. Elle oublie la salle de classe, ses paroles criées à des sourds, toujours les mêmes: Qui voit? Qui parle dans ce texte? Les élèves s'en fichent éperdument. Ils n'ont pas le temps de lire. Ils voient la lumière du jour et le sourire du présent. Leur avenir plus sombre, qu'importe... pour l'instant c'est le printemps, leur treizième ou quatorzième. Ils ont vu le jour à peu près au moment où Émile le perdait...

Un jour, *venir au monde, voir le jour* et progressivement ne plus rien voir. Émile continue à égrener les mots. Sa cécité est due à un virus ayant causé une névralgie du nerf optique. Mais jamais les médecins n'ont vraiment su expliquer ce qui était arrivé. Un cas d'école, ironise Émile. D'abord, il n'a plus discerné les bordures des trottoirs, puis très vite il n'a plus été capable que de distinguer le jour de la nuit et un matin, il n'a pas vu le jour.

À ce moment-là, il avait déjà été placé dans un centre spécialisé – on parlait de lui à la forme passive. Il a pensé alors à ne plus vivre. Ne supportant pas *la vue du sang*, il a rejeté aussitôt l'idée de mettre fin à ses jours avec un rasoir (en fait, on le lui avait supprimé) et celle de se jeter dans la cour du haut du premier étage. Trop risqué! Imaginez: il aurait pu survivre! Aveugle et en fauteuil roulant! Il a donc choisi la manière douce: ne plus s'alimenter et ne plus boire. Quand on lui proposait un repas, il hurlait: "Foutez le camp! Je ne veux plus vous *voir!*" Anna imagine l'œil rond de la journaliste avant de voir le regard malicieux d'Émile en train de dire: "C'est un mot qu'on ne bannit jamais de son vocabulaire, vous savez?".

Non, Anna ne sait pas. Elle comprend que cet homme a trois vies, que la dernière va certainement être la plus belle. Elle pense au roman de Saramago, *L'Aveuglement*, qu'elle s'est promis d'adapter pour le théâtre, un jour. Autre aveuglement. Anna est encore dans sa deuxième vie, celle des illusions. Elle aimerait tellement faire découvrir à quelques élèves, la richesse de certains textes, leur ouvrir les yeux. Quelqu'un lui avait dit un jour, qu'elle avait peut-être semé quelques graines chez certains d'entre eux, qu'elle ne verrait pas les jeunes pousses et encore moins les fleurs. Elle avait voulu y croire. Elle y croyait encore. *Et les fruits passeront la promesse des fleurs.* Peu probable qu'elle fasse étudier Malherbe à ses élèves...

Avec des mots tout simples, Émile parle de dame Fortune. Il l'a rencontrée au centre. Comme lui, elle n'est pas aveugle de naissance. Fortune a su trouver les mots pour lui redonner le goût de vivre. Elle a tout de suite *vu* qu'Émile était quelqu'un de bien et elle aimerait bien le *voir* descendre dans la salle à manger habillé en costume cravate. Elle savait qu'il portait beau car elle se l'était fait décrire par le personnel. Dès que Fortune est sortie de sa chambre, il s'est précipité dans la salle de bains: "Quand même, au bout de quinze jours, j'avais soif". Il s'est rasé soigneusement, a revêtu costume et cravate. Lorsqu'il est descendu dans la salle à manger, il a eu le droit à une salve d'applaudissements du personnel, relayée par les pensionnaires aveugles.

Les yeux embués de larmes, Anna voit la scène. Elle ne voit plus rouge. Elle écoute Émile, sa peur d'avoir la berlue, il n'en croit pas ses yeux qui voient de nouveau. La nuit suivante, il n'a pu fermer l'oeil. Après les premiers moments d'euphorie, c'est la "peur que ça s'arrête" qui a pris le dessus. L'angoisse du miracle éphémère. Toute la nuit, il a gardé les yeux ouverts... *être aveugle ce n'est pas être dans la nuit, et être dans la nuit ce n'est pas être aveugle. Quand on a les yeux ouverts sur la nuit on voit quantité de choses. Non, tout n'est pas si noir, être aveugle, ce n'est pas l'obscurité, le noir complet.*

Plus tard, Anna cherchera le passage exact dans le roman de Saramago. Ce sont presque les paroles d'Émile: *Rien, c'est comme si j'étais en plein brouillard, comme si j'étais tombé dans une mer de lait... je vois tout blanc.* Cette première nuit, après le miracle, Émile essaie de fermer les yeux quelques instants. Sa main tâtonne pour trouver l'interrupteur de la lampe de chevet "Oui, bien sûr que j'ai une lampe... Pour la chienne. Ce n'est pas parce que je ne voyais plus rien qu'elle ne devait plus rien voir non plus..." – il allume, éteint, allume, éteint, toute la nuit. Une nuit en pointillés, clignotant comme un sapin de Noël, pense Anna. Sur l'autoroute, elle dépasse un camion de "Transport, Logistique, Affrètement". Peut-être faudrait-il avec les

élèves envisager le texte comme un transport... une ivresse...

Elle dépasse l'aire de Baume de marron. Émile lui a remis du baume au coeur. Elle a recouvré la vue. Elle voit clair sur la manière d'aborder la poésie avec ses élèves. Elle leur demandera de fermer les yeux et d'écouter chanter les stances de ce "Français de mauvaise herbe"...

Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années

Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.

[...]

Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

Malherbe

Injustice

C'est vrai, je l'ai tuée, je ne le nie pas. Elle m'avait poussé à bout, croyez-moi. Si l'on y regarde d'un peu plus près on verra qu'on se trompe de victime. C'est elle la coupable ! Considérez les faits, jugez ensuite.

La première fois que je l'ai vue, dans la rue, elle accompagnait l'un de mes confrères, un de ceux qui n'écrivent pas vraiment bien mais qui, curieusement, sont édités, médiatisés, encensés par la critique. Ce bellâtre affichait un sourire à toute épreuve avec ma chance au bras. En sortant son portable de la poche, il a fait tomber un CD rom à mes pieds. Je ne sais pas ce qui m'a pris, je l'ai ramassé promptement et l'ai glissé dans la mienne. Quelle ne fut pas ma surprise en lisant le CD, de découvrir qu'il n'écrivait pas ses livres ! C'était le texte d'un roman intitulé « Injustice », précédé d'un message qui ne laissait aucun doute : « J'ai fait les modifications demandées par votre éditeur, mais je tiens absolument à garder le dialogue p.49. N'oubliez pas mon petit cadeau supplémentaire. Négrestiquement votre. » C'était ma chance qui passait ! J'avais le choix entre révéler publiquement l'imposture – par un article qui révélerait en outre mon style inénarrable – et le silence rétribué copieusement par mon débiteur. J'ai pris rendez-vous avec l'imposteur pour lui restituer son manuscrit.

Chez lui, c'est elle qui m'a accueilli, blonde et affable. Se méprenant sur mes intentions, ma chance a louangé mes mérites, mon honnêteté en particulier. J'ai compris qu'elle était aveugle lorsqu'elle m'a tendu un verre légèrement décentré. Le goujat l'a saisie par les cheveux pour rectifier sa trajectoire. C'est là que tout a dérapé. Je me suis

déballonné ; je lui ai rendu son CD rom sans rien demander en retour. Ma chance a dit : « Tu devrais récompenser le monsieur chéri ! Ce n'est pas si souvent qu'on rencontre des gens aussi honnêtes ! Dédicace–lui ton dernier roman ! » Ça m'a mis hors de moi ! J'ai pris ma chance par le cou et j'ai serré, serré, jusqu'à ce qu'elle s'écroule à mes pieds. À nos pieds, devrais–je dire. Inanimée, j'ai continué à la piétiner, piétiner, devant les yeux incrédules de mon rival. J'ai tué ma chance mais je ne regrette rien. Ma chance était aussi la sienne et il l'a perdue à jamais.

Le courage ne se vend pas à l'auberge

On ne peut pas dire que je brille par mon courage, mais ayant décidé d'être positif, je biffe cet incipit navrant... Re commençons à la forme affirmative.

On pourrait dire que je brille par l'absence de courage, me plaçant d'emblée et par solidarité au niveau de mes contemporains – c'est dans l'air du temps de faire miroiter sa médiocrité sur les écrans. Comble d'ironie, on m'a appelé Rodrigue. *Rodrigue as-tu du cœur ?* Oui, j'en ai un, réponds-je, mais un cœur tendre. Un cœur, un honneur et pas de choix cornélien. Et je n'ai cependant, pas du tout le cœur à mourir. Il faudra bien que je m'y résigne et comme apparemment ce sera plus tôt que prévu, j'ai pris la décision d'en profiter pour faire un coup d'éclat.

J'ai bien réfléchi – au moins ma maladie me laisse cette chance de ne pas voir dégénérer mes capacités intellectuelles – et me suis dit qu'il n'y avait qu'une seule solution : faire du *buzz*. Il faut bien vivre avec son temps. En ce moment, entre les décapitations terroristes et les chatons *trop mignons*, même les clowns qui font peur n'ont pas tenu longtemps en haleine les réseauteurs sociaux – z'auteurs et zozoteurs... Qui se souvient encore de la cause servie par ces renverseurs de seau d'eau glacée sur la tête ? À part moi et tous ceux touchés par le verdict. Je ne peux tout de même pas me filmer en train de trancher la tête de ces sales rats, pour avoir une petite chance de diffuser mon message.

C'est Lui qui m'en a donné l'idée. Mais avant, il me faut vous parler d'Elle. Ce sont eux les personnages principaux de cette histoire, les véritables héros. Moi, je ne suis que le *narratologue*, oui c'est un titre

aussi ronflant qu'insipide, mais que voulez-vous, je suis aussi féru de narratologie que les pédagogues des années 2000, et il ne me reste plus grand chose pour me sentir important dans ce monde.

Elle donc. Comment vous la décrire ? D'abord, belle, extrêmement belle et fine et intelligente et surtout grande amoureuse, amoureuse des hommes, des femmes, des enfants, des chats, des tourterelles, des plantes, des légumes de toutes les couleurs, du chocolat noir à 85% de cacao, des mots, des livres, des rivières, de la mer et de la vie. Et généreuse avec ça ! Elle partageait son bonheur avec joie et sans arrière-pensée.

Déjà grand-mère quand je l'ai connue, je suis immédiatement tombé amoureux d'elle, comme tout le monde. C'est elle qui m'a fait connaître Colette, Dostoïevski et Sôseki – des goûts très éclectiques – et m'a appris à écrire. Oh ! Je sais que je ne lui arrive pas à la cheville. Elle, elle n'écrivait pas avec ses pieds, ni même avec ses mains, mais de tout son corps, avec une langue nerveuse et râpeuse. Oui, sa langue râpait. On est loin de la douceur et suavité que certains lui prêtent. Même quand elle écrivait les pires horreurs, c'était toujours beau. Alors ça ne vous a pas échappé, je l'espère – sinon il vaut mieux mettre un terme à notre échange (contrairement à elle, je suis pédant et mesquin) – je parle d'elle à l'imparfait. Pour faire bref – n'attendez pas de moi que je me complaise au pathos – *l'élément perturbateur* fut l'irruption dans son beau corps vivant d'une maladie orpheline, dégénérative qui fait mourir mal ou mal mourir. Très mal. Les péripéties se résument à l'atrophie des muscles, la privation de tout ce qui meut un corps vivant. La fin est atroce : les muscles respiratoires ne fonctionnent plus et l'on meurt asphyxié. On l'appelle la maladie de Charcot – j'ignore si le neurologue apprécie l'hommage de voir son nom associé à cette *saloperie* – n'arrive pas à trouver d'autre terme, car c'est le seul qui convienne. Bref, ayant appris le diagnostic et tout ce que ça impliquait, en particulier la rapidité de la déchéance, elle a fait appel à lui.

Lui, son adjuvant, son partenaire, son meilleur ami, son frère, son époux, le père de ses enfants. Moins gâté par la nature qu'elle, il n'avait pas vraiment mes faveurs quand je l'ai connu. Plus rustre, plus brut de décoffrage, il heurtait mes manières raffinées et délicates. Cependant, magnanime, je le tolérais – n'ayant pas à supporter dans la journée trop longtemps sa présence. Il travaille à l'extérieur, une profession à costume et à ordinateur portable housé de noir. Un homme de chiffres plus que de lettres. Mais un homme sur lequel elle pouvait compter, croyait-elle.

Une fois le diagnostic posé, elle a perdu courage. Le courage ne se vendant pas à l'auberge, elle l'a acheté ailleurs. Très cher. À l'hôpital, il existe des taureaux qu'on peut prendre par les cornes. C'est dangereux, déconseillé mais autorisé : elle s'est tout fait expliquer. La corne et les banderilles. Tout ce qui l'attendait. On lui a aussi promis que le moment venu on l'aiderait. Fausse promesse. Elle a rencontré des malades à différents stades de la maladie. Très peu de paliers et les soins palliatifs au final. Elle a contacté une association en Suisse qui aide les malades en phase terminale à se suicider. Elle voulait mourir vivante.

Lui. Anéanti. Sans ressort. Sans courage. Le courage ne se vendant pas à l'auberge, il a d'abord pris la fuite. Loin. Il lui a écrit une très belle lettre dans laquelle il expliquait qu'il préférerait garder l'image intacte et entière de la seule femme qu'il n'a jamais aimée, elle. Elle avait encore l'usage de sa main droite et lui a répondu illico : *Foutaises ! Si tu m'aimes vraiment, tu reviens immédiatement pour faire ce qu'il y a à faire, bordel de merde !* (quand je vous dis que sa langue était râpeuse, efficace...). Lui, il est donc revenu, à ses côtés pour faire ce qu'il avait à faire. Ça a été long. Il a eu ce courage de tenir, de l'aider à mourir et de l'accompagner jusqu'au bout.

Il est devenu *l'élément de résolution* en même temps que le héros au grand cœur. Qui l'eût cru, Lustucru ? J'avoue qu'il a forcé mon respect pour le coup. On arrive à la situation finale, rassurez-vous, cependant le pathétique est ici inévitable. Des larmes, il y en a eu dans l'ambulance qui les conduisait, elle, lui et l'une de leurs filles – les autres n'ayant pas trouvé l'auberge où se vend le courage – dans cette maison où elle allait mourir de son plein gré. Je sais, parce qu'il me l'a répété, qu'un grand soleil éclairait la pièce dans laquelle elle allait voir la lumière pour la dernière fois. Elle lui a fait promettre de prendre soin de moi – quelle grandeur d'âme – et il a promis. Elle pouvait encore sourire alors elle ne s'en est pas privée. Elle leur a adressé un dernier magnifique sourire avant d'appuyer elle-même sur le bouton. Conformément à son souhait, le haut-parleur diffusait la chanson de Véronique Sanson : *Tu m'as dit que j'étais faite pour une drôle de vie, J'ai des idées dans la tête et je fais ce que j'ai envie...*

Voici la *chute* maintenant. C'est une belle chute, je crois, digne d'elle, digne de lui, qui se morfond désormais dans cet appartement du cinquième étage. En ce moment-même, je le vois regarder les images d'elle vivante sur son ordinateur portable. Bientôt comme chaque jour, il va se diriger vers la fenêtre. Il prend sa caméra et filme la tourterelle qui se pose quotidiennement à la même heure sur la corniche de l'immeuble d'en face. Il veut croire que c'est elle. C'est le moment que je choisis pour mon acte de courage à moi. Entre l'euthanasie chez le vétérinaire et ce que je vais faire, pas de dilemme. Le plus difficile a été de confectionner le parachute avec quatre bouts de ficelle et la feuille A4 sur laquelle elle a écrit un début de nouvelle, abandonné. Le narrateur est un chat qui décrit la maladie de sa maîtresse (elle venait de l'apprendre) et c'est, niché dans le creux de son coude, que j'avais pu lire le début du récit. Sitôt jeté, je m'en étais emparé et l'avais caché sous ma couverture (un vieux pull de laine à elle).

J'ai fini d'écrire ce texte. Voilà, c'est à mon tour – on a beau être chat,

le courage ne se vend pas à l'auberge – de faire le grand saut, dans le vide avec ce parachute. Je ne me fais pas d'illusion. L'issue sera fatale. Quand mon maître filmera l'envol de la tourterelle, je sauterai. Il postera ce film sur le net, je le sais. Depuis un moment, il cherche un moyen d'honorer sa mémoire à elle. Si on peut récolter des fonds pour cette maladie... Je suis plus photogénique qu'un seau d'eau glacée sur la tête ! Les politiques auront peut-être enfin le courage de prendre de bonnes décisions. Avec mes pattes de mouche et mon courage de lion, aujourd'hui, je suis Rodrigue qui a le cœur de voler.

Intra–muros

– *Monsieur Jean Valjean, c’est à Pontarlier que vous allez ?*

– *Avec itinéraire obligé.*

Je crois bien que c’est comme cela que l’homme a dit. Puis il a continué :

– *Il faut que je sois en route demain à la pointe du jour. Il fait dur voyager. Si les nuits sont froides, les journées sont chaudes.*

Victor Hugo, *Les Misérables*, II, IV.

Le silence, enfin !

Avant, les morts étaient moins nombreux. Et quand je dis *morts*, je ne parle ni des plantes vertes ni des poissons rouges. Et quand je dis *avant*, c’était *avant* ! Avant d’être vieux. Quand on fait partie des survivants, il vient un âge où l’on se demande si on fait partie des privilégiés. Je crois bien que je l’avais atteint. Mes disparus m’accompagnaient à chaque randonnée. Et j’avais besoin de dialoguer avec chacun d’entre eux en tête-à-tête. Avant que les vivants ne deviennent trop bruyants et ne prennent trop de place.

Le silence ! Un silence relatif – on était quand même en pleine nature – mais un silence tout de même et surtout un plaisir absolu. Je préférerais mille fois le bavardage des oiseaux à celui du groupe. Je jetai un coup d’œil en arrière pour vérifier si j’avais bien réussi à les semer. Les randonnées régulières de l’hiver m’avaient entraîné et endurci. Tandis qu’eux... Dès le petit déjeuner, ça commençait à récriminer, à râler, à regimber contre le réveil de six heures. Pire que l’armée ! La prison ! Le bagne... On n’est pas des forçats ! Au moins ils avaient retenu quelque chose des *Misérables*. Qu’on s’imagine un groupe de cinq adolescents – quatre garçons une fille – en rupture scolaire, déjà

délinquants, en rébellion contre l'autorité et les règles, secoués par les mains de trois adultes déjà habillés–restaurés–lavés. Tandis qu'eux... Les noms d'oiseaux, ça y allait. Et je reste poli. Au dixième jour, ils ne parvenaient toujours pas à se coucher et se lever tôt. À leur âge – sans passer pour le vieux du *C'était mieux avant* – je pouvais me lever tôt pour aller crapahuter dans la montagne, même couché à pas d'heure. Il ne fallait pas me le dire deux fois. Tandis qu'eux... Des gamins sans point de repère – l'un d'entre eux ne savait même pas que le soleil se levait à l'est...

Ce matin-là, je n'arrivais pas à me calmer. Je ressassais. Ce n'était pas bon ça, pas bon du tout. Je me concentrai sur le paysage. Beau à couper le souffle. C'était le meilleur moment de la journée.

[description d'un paysage à couper le souffle]

En réalité, ce qui me coupa le souffle fut une autre vision : cinq gens d'armes armés, me mettant en joue et un gradé me sommant calmement de lever les mains lentement et de ne pas opposer de résistance. On a beau avoir vu ça trop souvent dans les séries à la télévision, ça surprend. Je n'avais pas du tout envie d'opposer de résistance ni de fanfaronner. Mais je fus pris d'un fou rire irrépressible qui les déstabilisa un moment. Très court. Le gradé m'ordonna une nouvelle fois de lever les mains. Le ton était nettement plus menaçant. Je m'exécutai. Les questions viendraient plus tard. Les miennes mais surtout les leurs.

– R–O–U–deux S–E–A–U, Rousseau, prénom ? demanda le capitaine.

– Jean–Jacques, répondis–je.

– Jean–Jacques Rousseau, vous vous foutez de moi ?

– Pas du tout capitaine. Ce n'est pas ma faute si mes parents ont trouvé amusant de me prénommer comme l'autre promeneur solitaire.

D'ailleurs, j'ai pas mal de points communs avec lui sauf que moi, je n'herborise pas et je ne confesse rien.

– On verra, on verra. Reprenons. Vous prétendez n'avoir pas vu la jeune fille ce matin avant de vous mettre en route.

– Et ce, pour mon plus grand bonheur... Je suis parti le premier. Hier, j'avais indiqué le chemin à Jean-Michel. L'itinéraire ne posant aucun problème...

J'avais perdu la notion du temps et de l'espace. Je ne savais pas où le soleil se levait. J'ignorais depuis combien d'heures j'étais entre ces murs. Ils m'avaient interrogé toute la journée. Ils me suspectaient d'être responsable de la disparition de Béatrice Cortez. Mon évvasion matinale ne jouait pas en ma faveur. Comment pouvais-je justifier cet abandon du groupe alors qu'avec mon statut d'accompagnateur de randonnée pédestre j'étais supposé les accompagner justement ? De plus, les ados interrogés avaient relaté mes prises de bec répétées avec Béatrice dont celle de la veille au soir. Je ne pouvais nier que la gamine m'avait fait sortir de mes gonds, mais de là à... à quoi, d'ailleurs ? À la tuer ? La violer ? La séquestrer ? Tout jouait contre moi. Mon franc-parler n'avait pas arrangé les choses et ses parents ayant porté plainte contre moi – la petite peste leur avait écrit que je la harcelais sexuellement – j'avais été officiellement placé en garde à vue à 19 heures. Conduit dans une cellule de deux mètres sur trois, j'étouffais. J'avais l'impression que la peau de mon corps constituait un mur supplémentaire. Je suffoquais. Il fallait me calmer, respirer, faire le vide en moi. Je fermai les yeux.

[description d'un paysage à couper le souffle]

Non, cette fois-ci cela ne suffirait pas. Il me fallait casser les murs des crochets, m'astreindre à visualiser ce que j'avais contemplé le matin même. Le soleil, encore bas, nimbait d'un halo très pâle quatre rangées de collines endormies; les plus lointaines, soulevaient à peine une paupière dans une brume blanche et bleue ; devant elles, s'étiraient leurs compagnes dans des draps gris bleu ; les collines bleu vert remuaient doucement leurs rondeurs encore enfantines ; les plus proches déjà habillées en vert foncé, se préparaient à petit-déjeuner. Je revoyais encore ses yeux charbonneux emplis de rage impuissante... Je chassai cette image. Les murs de la pièce étaient recouverts d'inscriptions et de dessins obscènes. On m'avait ramené manu militari intra muros à mon point de départ. Je n'avais pas perdu mon latin, mais le sens de l'humour certainement. Je repassai le film de ces dix jours écoulés.

Au début tout se passait comme prévu. Ils ouvraient encore leur bouche pour chanter ou parler de tout et de rien. Mais petit à petit avec l'effort, les paroles s'étaient espacées. Les yeux d'abord baissés vers les pieds, s'étaient tournés vers les reliefs et la nature de la haute Provence [paysages à couper le souffle].

– Ce n'est pas à la petite Béatrice que vous auriez coupé le souffle plutôt ?

– En la tuant, vous voulez dire ? Et pourquoi aurais-je fait cela ?
Quelle aurait été ma motivation ?

– Elle se serait refusée à vous, par exemple. Vous êtes veuf, m'avez-vous dit ; à cinquante ans, vous êtes encore bel homme, en forme qui plus est, ça paraît un peu bizarre que vous n'ayez pas refait votre vie...

– Ne mêlez pas ma femme à ça ! Deux ans que Marie-Louise est

décédée mais elle marche toujours à mes côtés. Croyez bien que j'ai mieux à faire que des avances à cette péronnelle aguicheuse, bavarde comme une pie, cette petite peste sans cervelle...

– Vous dites cela avec votre tête, Monsieur Rousseau, mais ça n'empêche pas les pulsions. Nous savons tous deux comment elles s'y prennent... à quatorze ans, elles testent leur pouvoir de séduction. Vous avez dit vous même que c'était une petite allumeuse...

– Vous vous trompez, je n'ai pas employé ce terme.

– Exact, Monsieur Rousseau, admit-il après avoir jeté un œil sur l'écran de son ordinateur, vous avez dit *aguicheuse* ; c'est le jeune Yannis qui a employé le terme d'allumeuse... je cite *une putain d'allumeuse*...

Mieux valait entendre cela que d'être sourd. Dans la nature tout s'ouvrait : les oreilles, les narines, les papilles. Ces gosses ne se rendaient pas compte de la chance qu'ils avaient. C'était moi qui étais à l'origine de ce programme pilote censé les réconcilier avec le sens de l'effort, les règles de vie en collectivité avant d'intégrer à la rentrée une « école hors les murs », itinérante, alternant randonnée et programme scolaire minimum. De toute façon, ils n'avaient pas le choix : soit ils réussissaient à aller jusqu'au bout de cette randonnée d'un mois, soit le centre éducatif fermé. Ils devaient également lire *Les Misérables* – en version abrégée, déjà un challenge pour eux. L'itinéraire choisi par l'équipe – Jean-Michel, professeur d'histoire-géo et Sylvie – professeur de lettres, était celui de Jean Valjean à la sortie du bagne, de Toulon à Digne-les-Bains, en passant par Grasse. Contrairement à Jean Valjean, ils ne le faisaient pas en quatre jours.

Cependant, le rythme était intensif – cinq à six heures de marche par jour – et les règles strictes : ni téléphone portable, ni écran d’aucune sorte n’était autorisé. Le MP3 – je disais encore *walkman*, ce qui les faisait bien ricaner – était autorisé deux heures par jour, au moment de leur choix. Angel, Jérémy, Mattias portaient leur casque aux deux premières heures de marche, la musique faisant office de réveil et de stimulant. Béatrice et Yannis préféraient écouter la musique le soir. Je devais reconnaître que Béatrice après des heures de marche en plein cagnard avait encore de l’énergie à revendre, pour danser, ou plutôt se trémousser. C’est comme ça que la veille, après le dîner, elle avait tenté de me séduire. Insensible à ses charmes, je lui avais rappelé que c’était son tour de vaisselle en l’appelant Cosette. Ça n’avait pas plu à cette « petite chose » qui avait exigé du groupe qu’on l’appelle Bee – en allongeant le « i », comme *to be or not to be... yonce* – la chanteuse Beyonce, le modèle de l’adolescente. Ses jolis yeux étaient emplis d’une telle haine... à couper le souffle ! Je la revoyais brandissant une fourchette, cherchant à atteindre mes yeux, en hurlant que je n’étais qu’un vieux porc lubrique. Surpris par la rapidité et la force de l’attaque, ce n’était pas sans mal que j’avais réussi à la désarmer avec l’aide de Jean–Michel. Les autres gamins, goguenards et blasés, assistaient à l’algarade comme à un spectacle quotidien. Sylvie avait emmené la furie pas tout à fait calmée dans la chambre qu’elle partageait avec elle. Mattias et Jérémy étaient allés se coucher, ainsi que Jean–Michel. Angelo et Yannis m’avaient demandé de leur montrer l’endroit.

– Une jeune fille de quatorze ans a disparu sans laisser de trace depuis maintenant vingt–quatre heures. Cela devient inquiétant monsieur Rousseau et vous n’avez pas l’air d’être très inquiet... Vous aviez pourtant la responsabilité de Béatrice...

– Sans vouloir me dédouaner, je ne suis pas le seul adulte. Depuis le début du voyage, elle nous casse les oreilles pour aller dans une vraie

ville. Nous voulions éviter les tentations que présentent les agglomérations. Je m'y suis pris un peu tard pour réserver ; il ne restait à Digne, que ce gîte d'étape *intra muros* de disponible. Elle a dû manquer délibérément le départ de notre dernière randonnée avant le retour.

– C'est un peu gros, vous ne trouvez pas ? Il est facile en ville de trouver un téléphone portable et d'appeler ne serait-ce que ses parents. Vos deux collègues l'ont cherchée partout... Alors je vais vous poser de nouveau deux questions auxquelles il est pour votre bien urgent de répondre : est-elle encore en vie ? Où l'avez-vous emmenée ?

– Merde ! J'en sais rien ! hurlai-je, Béatrice, malgré son visage angélique, a l'esprit retors vous savez ; c'est plus souvent un bourreau qu'une victime, vous êtes au courant, non ?

– Au courant de quoi ?

– Si ses parents l'ont inscrite à ce programme, c'est pour échapper à l'établissement pénitentiaire pour mineurs. Elle a obligé une gamine de dix ans à se déshabiller dans les toilettes du collègue et à danser sur une chanson de Beyonce, en la menaçant avec un couteau de cuisine ; elle a filmé la scène avec son portable puis l'a diffusée sur Internet... Bref, la petite est devenue la risée du collègue, elle ne veut plus aller en cours depuis trois mois... C'est loin d'être un ange, votre présumée

victime... Ce que les garçons ont fait, à côté, c'est rien du tout...

– Et vous pensez que votre marche forcée peut les ramener dans le droit chemin ? De toute façon, le problème n'est pas...

– Êtes-vous allé à « la maison du pendu » ? le coupai-je tout à coup.

– C'est quoi cet endroit ? C'est là qu'on doit trouver... son corps ?

Indiquez-moi sur le plan où ça se trouve...

Le silence, enfin presque !

Marie–Louise, plus bavarde de son mourant que de son vivant, venait de me traduire le chant matinal des deux grives sur la branche du chêne devant lequel je faisais une pause. Le paysage était beau à couper le souffle. Quant à Gérald, il me pressait pour repartir. Il fallait hâter le pas. Revenir *intra muros* avant l'heure chaude de la pause méridienne. Même en octobre, le soleil tapait fort par ici. Cela faisait un an maintenant que le programme de « l'école hors les murs » avait été interrompu. Un an qu'on avait retrouvé Béatrice à la maison du pendu. Les poignets et les chevilles solidement attachés à un radiateur, bâillonné, déshydratée mais bien vivante. C'étaient Jérémie et Angelo qui, ne supportant plus ses récriminations, avaient voulu donner une bonne leçon à la gamine. La nuit, ils l'avaient appelée doucement pour ne pas réveiller Sylvie. Béatrice ne s'était pas méfiée quand ils lui avaient chuchoté qu'ils avaient trouvé une solution pour qu'elle échappe à la longue marche du retour. Le pendu, c'était mon ami Gérald qui avait mis fin à ses jours, dans cette maison à Digne, trois ans auparavant. Il savait qu'il n'aurait bientôt plus l'usage de ses jambes et il ne supportait pas de vivre entre ces murs le reste de sa vie. J'avais eu le malheur de raconter cette histoire aux jeunes, en précisant que la maison du pendu, abandonnée depuis, se trouvait non loin du gîte. Les parents de Béatrice avaient accepté de retirer leur plainte à condition que le programme soit suspendu immédiatement.

Grâce à une retraite anticipée, je marchais de plus en plus longtemps tous les jours. J'avais encore des nouvelles de Yannis. Pour lui, le programme avait eu l'air de porter ses fruits. Après avoir passé et réussi le brevet des collèges en candidat libre, il avait commencé un apprentissage de garde forestier et déjà effectué plusieurs stages d'accompagnateur de randonnée pédestre. Encore un pour qui l'enfer

c'était vivre *intra muros* et ce, quels que soient les murs. Yannis et moi avons réussi à briser le mur de l'incompréhension mutuelle. Mais les autres...

Tu dis Ils

Tu dis qu'*ils* t'en veulent, qu'*ils* ont volé ton boulot en se vendant pour quelques noyaux de cerises, qu'*ils* salopent le boulot, qu'*ils* viennent en famille, qu'*ils* s'en fichent car *ils* sont nombreux. Alors que toi, tu es toute seule depuis qu'*ils* t'ont volé ta chienne et ton ombre. Tu dis que tu ne demandes rien à personne sauf un travail. Pour gagner l'argent pour les pièces de ta voiture. Pour continuer à rouler encore un peu. Ta voiture, ton seul bien, ta chambre, ton salon, ton coffre-fort. Il te reste encore tes deux basses et un ampli, dont tu joues encore quand tu peux.

Tu dis qu'*ils* ont encore pénétré dans ta voiture, qu'*ils* ont saboté ton outil de travail ton sécateur, qu'*ils* ont cassé un clip. Heureusement tu as toujours un tas de pièces de rechange et qu'ils n'ont pas eu l'idée d'y toucher. Toi ton boulot c'est la taille des oliviers et la cueillette des fruits. Tu le fais bien. Mais comme t'es une fille – plus toute jeune – on ne te propose de travailler qu'à l'emballage ou au frigo. Ça ne t'intéresse pas. De toute façon, les cerises, c'est fini pour toi. *Ils* ont fait en sorte que ce soit fini pour toi. Et qu'on ne te dise pas que tu es parano, tu le sais bien, qu'*ils* sont entrés dans ta voiture, la dernière fois *ils* t'ont même réparé la vitre qui remontait plus (maintenant que tu les gênes plus, qu'*ils* t'avaient pris ton travail). Mais avant, avec une balle de tennis lancée à plusieurs reprises dans la portière, *ils* te l'avaient fait descendre la vitre. Pas de trace d'effraction. Non, tu n'es pas parano. Sinon, comment se fait-il que la nourriture ait tourné alors que tu l'as déjà conservée dans les mêmes conditions à la même température sans qu'il y ait le moindre souci pour la consommer? C'est pas une preuve ça?

Tu dis qu'*ils* vont le payer un jour, qu'*ils* ne gagneront rien à pirater ton portable. Que tu trouveras toujours des boulots. Pour les papiers qu'*ils* t'ont volés, tu dis que c'est plus compliqué. Il y a quelque part une autre qui se fait passer pour toi, qui a pris ton identité et ça te fait flipper. *Ils* te suivent et te pistent partout où tu vas. Une nuit, quelqu'un s'est introduit dans ta voiture et tu as eu dû le faire sortir à coups de pompe et d'injures. Tu ne dis pas ta peur à ce moment-là mais je la devine dans le débit saccadé de tes paroles. Tes paroles mitraillent ces *ils* et les piétinent comme des nuisibles à éradiquer. Tu dis encore que tu n'as pas ton permis de chasse, mais que tu vas t'acheter une arme et que tu sauras contre qui t'en servir. Tu dis encore qu'ils t'ont volée Shadow, ta chienne, ton ombre et ta seule amie. Tu leur en veux aussi pour les autres chiens, ceux d'après Shadow, ils te les ont tous enlevés. Tu répètes qu'ils t'ont pris ton travail, que toi tu ne demandais rien à personne sauf ça, un travail. Ils sont arrivés à leur fin. Ils ne l'emporteront pas au paradis. Le téléphone bourdonne, grésille, me fait mal. Tu hurles ta haine. Tu me fais peur. J'éloigne l'appareil de mon oreille.

Tu me fais peur. Je ne te reconnais plus. Je profite d'une respiration que tu prends pour m'engouffrer dans ce silence pour dire à mon tour. Dire quoi? Que tu as raison, que la capacité de nuisance des nuisibles est incommensurable? Qu'ils jouissent de voir souffrir? Je voudrais dire ce qu'il faut sans te blesser davantage. Je ne doute pas qu'ils existent, ceux qui t'ont fait du mal, mais qu'il est inutile de leur donner plus de corps et de pouvoir en leur montrant qu'ils ont prise sur toi. Ils jouissent de ce pouvoir à te nuire. Si toi tu ne conspires pas à te nuire, ils ne pourront plus te faire du mal. Je crois que je ne dis pas ça. Je ne contredis pas non plus. Je détourne la conversation. Je parle d'une fête d'anniversaire où tu es conviée à venir. Il y aura des enfants et les nôtres devenus parents que tu n'as pas vus depuis une dizaine d'années. J'essaie de me souvenir pourquoi tu n'es pas revenue me voir depuis toutes ces années. Il me semble que c'était un malentendu. Tu croyais que j'avais dit du mal de toi derrière ton dos.

Tu acceptes avec joie et dis que tu seras heureuse de nous voir. Tu proposes d'apporter les boissons. Tu demandes si tu peux participer au cadeau de celui dont on fête l'anniversaire. Je dis que tu es folle, que tu n'as presque rien et que tu donnes tout, comme lorsque je t'ai connue. Tu dis que ça te fait plaisir et que tu apporteras aussi des abricots. Le cultivateur pour qui tu as déjà travaillé ne refusera pas de t'en vendre. Je dis d'accord pour les abricots. Terrain glissant, celui du travail, des saisonniers, des *ils*... Tu dis qu'*ils*... Je te coupe. Je dis qu'on doit garder la surprise pour l'anniversaire. Qu'il faut venir de bonne heure pour marcher avant les grosses chaleurs. Tu demandes à quelle heure. Je te réponds et raccroche.

Tu arrives de très bonne heure. C'est un léger frottement, un bruissement sur le sol de la terrasse qui me réveille. Tu balaies le sol le plus doucement possible pour ne pas me réveiller. Ton sourire intact. Je te retrouve presque comme il y a dix ans. Aussi sèche qu'un abricot sec. La peau aussi dorée – facile en clé de soleil... Tu vis, tu travailles, tu dors au soleil. Tu as apporté un cageot d'abricots, des boissons, des bonbons pour les enfants, des croissants pour le petit déjeuner. Tu racontes. Tu es partie très tôt ce matin. Tu as commencé par ramasser des abricots. Tu dis que tu ne voles personne mais tu as quand même eu la délicatesse d'avertir l'agriculteur qui t'a dit qu'il n'y avait pas de problème. Comme ça ne suffisait pas, tu t'es dit que tu en irais voir un autre. Un des agriculteurs pour lesquels tu as déjà travaillé. Quand tu t'es approchée d'eux – lui et son fils – tu les as entendus clairement dire Qu'est-ce qu'elle veut encore celle-là? Mais tu le dis en souriant, sans ressentiment ni aigreur. Quand tu leur dis que tu veux leur acheter un cageot, ils arborent un grand sourire. Ensuite, tu as eu le temps d'arroser ta rose.

Je dis La rose, quelle rose? Tu expliques. C'est une rose que tu as apportée sur la tombe d'un inconnu (tu me cites même le nom mais je

l'oublie). Tu l'as choisie parce qu'elle est à l'ombre d'un beau cyprès. Tu l'arroses et t'en occupes régulièrement mais par ces grosses chaleurs tu y vas plus souvent en ce moment. Tu dis que c'est une manière d'honorer la mémoire de ta grand-mère et de ta mère, enterrées loin d'ici. Je dis que le mort a de la chance d'avoir une rose toujours fraîche grâce à tes soins. Tu es beaucoup plus calme que la veille au téléphone. D'ailleurs, tu t'excuses pour ton énervement hier. Tu comprends, *ils* m'ont pris mon travail, tu dis. Aussitôt tu repars sur ce qu'*ils* t'ont fait. Tu reprends la liste des griefs. Shadow, ton ombre, ta seule amie. Tes outils. Ta voiture, ton seul bien. Tu ressasses, ton débit s'accélère... Je cherche un moyen de te calmer. Les abricots sont délicieux, dis-je. Tu proposes de faire une tarte aux abricots pour l'anniversaire. J'acquiesce avec joie... Je te retrouve.

Plus tard, en fin d'après-midi tu pars. Tu dois partir et trouver du travail. La journée d'anniversaire s'est bien passée. Tu as oublié les *ils* et les problèmes. Tu acceptes d'emporter la dernière tarte aux abricots. Tu dis ta joie de nous avoir revus. Tu dis que c'était comme des vacances. Tu souris. Tu me tends un billet de 50 euros pour participer au cadeau. Je refuse disant que tu es folle, que tu en as besoin par les temps qui courent en boitant. Tu te fâches, tu insistes pour que je prenne le billet. Tu dis le plaisir que ça te fait à toi de participer. J'abandonne sans me battre. J'accepte le billet. Je te laisse partir.

Je souris en imaginant leur tête demain. *Ils* vont avoir une belle surprise en volant la tarte aux abricots que tu leur as concoctée, exprès. C'est ce matin, en préparant les tartes, que tu as eu l'idée. *Ils* vont voir ce qu'*ils* vont voir. Tu vas te montrer aussi généreuse qu'*ils* ont été salauds avec toi. Quand *ils* te rendront Shadow, tu partiras pour de bon, tu leur laisseras le champ libre. En attendant, tu laisseras une petite douceur tous les jours... Tu leur laisseras un mot si besoin est: "C'est pour vous! Pas d'arsenic! Faites-la goûter à Shadow si vous ne me croyez pas!"

L'île flottante

Battre les blancs en neige très ferme; le fouet du batteur électrique ne s'enclenche plus, elle est obligée de le faire à la main... plus d'énergie : ça ne tourne plus vraiment rond dans sa vie. Cette mélasse visqueuse et gluante, à laquelle pas même une larme ou une pincée de fiel, ne donnera jamais la consistance souhaitée.

Pourtant, avant, la vie était légère et claire, comme cette mousse gallinée... elle avait construit un couple, une famille, du solide et du concret. Qu'avait elle fait de sa vie ? Quel ingrédient avait-elle oublié? *Porter le lait à ébullition, y ajouter le sucre et la vanille.* L'amour s'est refroidi et ne se réchauffe pas. La passion bouillante a débordé depuis longtemps, il ne reste que du grillé et l'attachement aux habitudes. Difficile à récurer. On laisse tremper avec un peu de vinaigre. Que pourrait-elle reprocher à Ian ? Comme elle, il avait vieilli, il s'était résigné à perdre un peu plus chaque jour ; ce qu'on appelle « gagner sa vie » est un gain bien minime en regard de l'élan vital, il avait abandonné ses chimères et ses projets de voyages au bout du monde. Lui, le séduisant marin qu'elle avait connu du bleu plein la vue, du vent plein les cheveux, et qui n'acceptait comme concession à la terre que trois mois de travail pour vivre le reste de l'année sur l'océan, avait remisé son ciré dans un placard et ne naviguait plus que sur les réseaux informatiques. Elle se retournait de plus en plus souvent sur son passé, avec pour résultat un torticolis à la mémoire le lendemain. L'amour se consomme brûlant, les premières bulles crèvent la surface lactée. *Poser les blancs sur le lait, veiller à ce qu'ils ne se touchent pas, les retourner ; ne pas laisser cuire plus d'une minute.*

Elle se réfugie dans son jardin secret, une île en friche, sauvage et déserte. Elle se souvient du miel de la lune sur une autre île, celle de leur voyage de noces, où fut conçu leur premier enfant. Une petite île du sud, fille de la Méditerranée et de l'Azur, dorée comme son nom :

Hélios. Elle avait abrité leur amour, enraciné leur isolement face aux autres. Ignorée des cartes mais non des guides, trop proche d'un lieu de villégiature à la mode, elle n'offrait aucune structure d'hébergement digne de confort. Adeptes du camping sauvage, ils se moquaient bien alors de cette agitation sur le continent, de ces touristes professionnels qui, sitôt arrivés par la première navette du matin, s'empressaient de faire le tour de l'île pour rentrer écarlates et hirsutes, mais fiers d'avoir pu tout voir en une journée afin de le raconter aux autres de leur espèce. Leur île à eux pouvait tenir dans une épine d'arbousier, sur l'aile d'un papillon ou encore dans le grain de sel au coin de la paupière de l'autre ; leur connaissance sensuelle et intimiste de l'île n'en était pas moins réelle. Ils regardaient le monde du même côté, vers le large, sans autre désir que celui de vivre et de s'aimer ; l'île les accueillait, les acceptait, les apprivoisait, petit à petit ils faisaient partie d'elle, ensemble ils étaient l'île.

À l'aide d'une grosse cuiller en bois, elle sépare les blancs qui ne demandent qu'à s'agglutiner. Elle devient Liliane – « Lill, mon île, ma liane » disait Ian, et de s'émerveiller de l'alliance de leurs prénoms, du mélange de leurs bras, de leurs jambes. Avec l'écumoire, elle retire les sept petites îles blanches, aux formes diverses – cela va de l'iceberg au cratère lunaire – elle les égoutte, sèche ses larmes. *Faire une crème anglaise avec le reste du lait et les jaunes d'œufs.*

Île flottant sur une crème de regrets, naufragée d'elle-même, exilée de sa jeunesse, elle poursuit sa métaphore pour se relier au monde. Elle tourne lentement la crème ivoire, y incorpore les nuits d'été de sa jeunesse. La cuisine est devenue son continent; elle s'arrime à sa lumière, à sa chaleur, aux choses de la vie. Elle y cuisine, y lit, y voit le monde. Lieu de passage obligé pour les enfants qui croissent en toute confiance, en toute innocence et en toute ignorance de sa lente dérive et y viennent chercher qui, un biscuit, qui, un conseil, qui une caresse. Elle les nourrit de son mieux, ils lui renvoient ses rêves d'île au trésor, lui octroient un sursis. Elle est l'asile du chagrin d'un soir, ils sont son eau douce qui permet à l'espoir d'émerger. Elle n'est plus cette terre stérile, cette île volcanique aux rochers noirs acérés, cette

île repliée sur elle-même, dans l'apitoiement de son état ; elle n'est plus cette île désertée, dévastée, sur laquelle personne n'ose se risquer tant son aspect désolé rebute.

Elle travaille aussi sur ce continent-cuisine. Dans la douleur, elle accouche péniblement de mille mots, une histoire pour enfants, celle d'une otarie qui part sur un bout de banquise – une île flottante – en quête des pays chauds du sud. Seulement, Lily – la petite otarie – tourne autour du pôle, prisonnière du Nord ; enfin, après maintes aventures liées à des rencontres, aspirée dans un tourbillon, elle accédera par hasard à son rêve. Entretemps, son radeau de glace aura fondu jusqu'à la taille d'un cube flottant sur l'orangeade, que Lily boit, songeant au moyen de regagner le Nord...

Petit à petit, l'écriture la libère, la détache des fourneaux et de l'horloge. Ce n'est plus une femme entre deux âges, entre deux eaux, préparant un entremets – le dessert préféré du mari et des enfants –, non, c'est l'enfance qui voyage jusqu'au bout de soi ; une île flottante sur une crème de désirs. Liliane ne s'enlisera pas, ne sera pas engloutie, continuera la traversée avec Ian et les enfants. Ils vont bientôt rentrer, humer l'air ambiant et l'odeur caramélisée, lire quelques mots sur son épaule, sourire d'une image – celle des pingouins faisant des claquettes sur la banquise – lui demanderont si l'heure du dîner est proche. Liliane verse la crème anglaise dans le compotier, pose délicatement les îles dessus.

Laisser refroidir. Servir frais.

[Deuxième prix de « La nouvelle en mille mots », Fréjus, 1996]

Le jour est rond comme un pain

Le jour est rond comme un pain. J'avance d'un pas long et tranquille. Je suis dans mon sang, dans mes pas, dans la pression du talon sur le sol qui fait circuler le sang et la vie bien plus haut que le cœur, jusqu'aux nuages.

Devant, Kiwi danse dans les hautes herbes. Mon bon vieux chien va bon train et de guingois. Lorsqu'à un croisement il se retourne, son bel œil valide me dit qu'il ne m'abandonne pas, qu'il m'accompagne encore un petit bout de chemin, simplement je choisis. Je prends celui à gauche qui monte en pente douce sur la colline, pour ménager son cœur ; je ne me résigne pas à lui mettre la laisse, comme l'a prescrit le vétérinaire. Il mourra en pleine course avec le vent.

Sainte-Victoire est froide et hautaine aujourd'hui, elle a mis sa robe de cérémonie blanche et gris perle et découpe le bleu du ciel de sa lame effilée avec le soin qu'il convient à un dessert trop raffiné. C'est le parent noble invité au mariage de la terre et du printemps, mais en son for intérieur elle prévoit que l'union sera brève, passionnée et féconde de catastrophes en cette année des treize lunes.

La tramontane me pousse du bon côté, c'est à peine si les effluves des genêts parviennent à me restituer l'or de mon enfance. Je grimpe et j'ai tout mon temps. Arrivés au sommet, le vent s'est calmé, un océan végétal respire à nos pieds. Kiwi halète dangereusement, une halte s'impose; aucune idée, aucun souvenir ne me traversent, juste les nuages en deux fronts: très haut, une procession de jeunes filles en dentelles effilochées, à la fois légères et solennelles, glissant comme des sylphides, plus bas des cumulus belliqueux s'en vont en guerre et déverseront leur colère plus loin à l'est. Je n'attends rien du ciel et j'accepte ses caprices, comme ceux d'un très jeune enfant. Comme

c'est simple ici, je bois de l'eau, j'en donne un peu à Kiwi. Je pense à Giono : "La vie, c'est de l'eau. Mollis le creux de la main, tu la gardes. Serre le poing, tu la perds."

Le matin est rond comme un pain et cela me donne faim. Je sors un quignon de pain, un bout de fromage, me mets à croquer et mastiquer lentement des pensées douces amères. Le ciel me regarde de ses yeux bleus, et moi j'observe ses états d'âme. Bientôt la situation se renverse, nos deux corps plaqués l'un contre l'autre s'interpénètrent, s'interprètent de mille manières.

Maintenant, c'est ta voix qui me parvient. Jalouse, tu ne l'as jamais été, pas du ciel en tout cas, peut-être de la mer. C'est toi qui aurais dû être ma veuve, toi qui savais réagir en toutes circonstances. Tu avais gommé toute aspiration frivole – de ces coquetteries de femme tu ne portais que ton beau visage sans fard et sans masque et la bague que je t'avais offerte avant ma première traversée, c'était une aigue-marine, cadeau un peu cruel à une terrienne, je ne pensais alors qu'à ma chère liberté et je suis bien avancé maintenant qu'elle est ma dernière compagne ; ton plaisir et ton bonheur, c'était de rendre heureux tes deux hommes, ton fils et moi. Oh Marthe, tu avais réussi et nous tentions de notre mieux de te gâter lorsque tu étais malade, peut-être encore une de tes ruses pour que l'on se sente utile, à l'euphorie inquiète de te soigner de te choyer. Tu nous régalais de tartes sucrées comme ton regard ou de chansons tristes comme l'éternité. Je te peins avec les couleurs délavées du temps qui passe, comme une sainte que tu n'étais pas, ou alors une sainte diablesse, car si tu goûtais aux caresses du vent et du soleil, tu appréciais aussi l'offrande de l'homme qui frappait à ta porte pendant que je courais après des chimères.

Marthe, tu me manques, je n'ai jamais eu ta sagesse de solide paysanne, peut-être ai-je lu trop de livres et ce doute perpétuel qui siège en moi depuis que tu es partie, est le prix à payer pour gagner

cette quiétude que tu avais jusqu'à la fin.

Tu m'accompagnes et tu me regardes en souriant, d'où tu es, je dois ressembler à une fourmi minuscule qui engrange encore quelques souvenirs pour la dernière saison à venir, celle où les muscles deviennent sourds, où les articulations ont du mal à joindre les deux bouts, et où l'âme alerte et agile aspire à de plus hautes cimes.

Il commence à faire chaud, on va redescendre doucement par la forêt où règnent l'ombre des arbres et les odeurs. Kiwi sort du petit chemin et s'engage la truffe la première dans les fourrés. Ca craque, ça croustille, ça frémit et ça vit de tous côtés. En bas, le grand chemin nous rapproche des hommes. Rumeur de l'autoroute qui dit "Vite, vite, plus vite, rendez-vous important, le temps c'est de l'argent". Est-ce que Pierre passera me voir ce week-end? Me donnera-t-il des petits-enfants? Lui aussi court après des illusions, une carrière, des richesses, un certain pouvoir, il ne sait pas encore que la vie est ronde comme un pain.

J'entends la trompette du Marcel, la Rosemonde supporte toujours aussi mal le son aigre de l'instrument, alors il vient s'isoler ici, face au Concors et à la Trévaresse, souffler l'ineffable aux dieux et aux âmes voyageuses qui viennent se reposer ou se distraire des petits malheurs des mortels. C'est "Oh when the saints" qu'il joue allègrement en me voyant passer. Je lui fais signe de la main et sans cesser de jouer, il me sourit des yeux. "Passe à la maison ce soir j'ai ramassé des asperges sauvages ce matin, amène un de tes fromages de chèvre..."

Nous continuons vers le parc des sports. Nous croisons deux hommes en survêtement qui courent pour la forme, ils sont bronzés de certitudes et piétinent les coquelicots cramoisis de douleur. Allons, Kiwi, rentrons lentement à la maison, la vie est simple et ronde comme un pain.

[premier prix de la Nouvelle en Mille Mots (Fréjus) en 1995]

Table des matières

Portrait de l'auteure en fissurelle clypidine 6

Après Rimbaud tu peux mourir 9

Vous vivez dans quel monde ? 16

Mes ombres 20

Mon cœur a battu 27

Du sable et du vent 31

Derrière les apparences 33

Au bord du grand Soudain 35

Rouler (sans dynamo) 55

Mordre la langue 58

L'œil 73

Rendez-vous 79

Voir (le jour rouge) 83

Injustice 87

Le courage ne se vend pas à l'auberge 89

Intra-muros 94

Le silence, enfin presque! 102

Tu dis Ils 104

L'île flottante 108

Le jour est rond comme un pain 111